

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
 Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
 Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
 Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
 LA COLLECTION DES 27 VOLUMES : 202 FRANCS.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

13^e Année. N^o 730. — 8 Avril 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION
 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT.

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Hors nos murs. — Affaire de Courbevoie. — Le Panthéon redevenu temple de mémoire. — Le jardin des Tuileries transformé en parc d'artillerie. — Proclamation des votes communaux à l'Hôtel-de-Ville. — Le départ des femmes

pour Versailles, par Charles Monselet. — Au Mont-Valérien. — Théâtres, par Charles Monselet. — Le cimetière de Saint Vincent.

GRAVURES : Collision entre l'armée de Versailles et les gardes nationaux fédérés. — Substitution du drapeau rouge à la croix de Sainte-Geneviève. — Les artilleurs

fédérés mettent la porte de Neuilly en état de défense. — La Mare d'Auteuil. — Aspect des bords de la Seine le 2 avril. — Etat actuel du jardin des Tuileries. — Les femmes des fédérés allant rejoindre leurs maris hors Paris. — La garde des remparts par les gardes nationaux fédérés. — Vue du tombeau provisoire des généraux Clément Thomas et Lecomte.



JOURNÉE DU 2 AVRIL. — Collision entre l'armée de Versailles et les gardes nationaux fédérés de Paris au pont de Neuilly-sur-Seine.

AVIS A NOS ABONNÉS

Les communications étant sur le point d'être rétablies régulièrement, nos abonnés recevront chaque semaine avec le numéro du jour, un ou plusieurs des numéros arriérés, ainsi que les titres, tables et couverture du 2^e semestre de 1870, qui manquent à leur collection. Nous regrettons de ne pouvoir leur faire parvenir immédiatement ces numéros que l'investissement de Paris nous a forcé de ne pas leur adresser en temps utile; la difficulté que nous avons éprouvée à nous procurer du papier en est la cause, nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire promptement.

Ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement est expiré, ce dont ils peuvent s'assurer par la date portée sur la bande d'adresse, sont priés de le renouveler, s'ils ne veulent éprouver de retard dans la réception du journal.

COURRIER DE PARIS

Il faut continuer à réunir les matériaux pour les historographes futurs afin que leur tâche singulièrement compliquée soit facilitée autant que possible par les renseignements des contemporains lorsqu'il s'agira d'écrire l'histoire intime de la crise que nous traversons.

En pareil cas la besogne la plus utile c'est la besogne photographique.

Ce qui manque, quand on lit les annales des révolutions du passé, c'est précisément le côté physionomie et mœurs. Voyez plutôt les années révolutionnaires les plus célèbres de 89 à 95. On voudrait reconstruire le Paris d'alors, savoir comment il menait la vie à travers ses secousses, ses émois, ses commotions.

A distance on a peine à comprendre de quelle façon les existences privées pouvaient cotoyer les agitations publiques sans perdre absolument l'équilibre.

Je dis : on a peine je devrais dire on avait peine, car ce qui se passe aujourd'hui sous nos yeux nous élaire singulièrement à ce sujet. Nous voyons par notre propre expérience comme quoi le bourgeois parisien s'habitue à tout et devient au besoin une salamandre familiarisée avec le feu.

Toutefois il est tel menu détail qui en arrive, au milieu du chaos universel, à produire des perturbations infiniment plus grandes que les événements qui mettent en jeu les destinées même de la nation.

C'est ce qui est arrivé à propos de l'interruption du service de la poste. Pour le coup Paris en a été tout ahuri.

Il faut avouer aussi qu'au lendemain du siège c'était une rigueur par trop cruelle que de retomber dans les angoisses du blocus épistolaire. Et puis songez à ce qu'il y a de choses dans le total de cette addition : Une journée de lettres de Paris !

C'est à la fois la mise en interdit de tous les intérêts, de toutes les passions, de tous les sentiments. C'est la paralysie sociale.

Aussi la capitale, qui avait conservé son impassibilité au milieu des épreuves les plus invraisemblables, s'est-elle sentie cette fois là toute troublée. Pour le surplus elle est restée à peu de choses près la même à l'heure où nous écrivons.

On vit comme on peut vivre quand chaque jour menace d'amener son conflit sanglant entre le dedans et le dehors.

Le drôle d'effet que cela produit de se rappeler à travers les préoccupations présentes ce qui fut le souci d'autrefois.

J'ai retrouvé, je ne sais quel journal, vieux de

dix, vingt ou trente ans. On ne compte plus au juste pour le moment.

Le vieux journal contenait une non moins vieille chronique datée à peu près de l'époque de l'année où nous en sommes. Vous ne devineriez jamais de quels sujets elle entretenait ses lecteurs.

D'abord un premier paragraphe sur Longchamps ! Longchamps !... Est-ce que vous vous souvenez de ce nom-là ? Est-ce que vous vous seriez doutés que c'était la semaine anniversaire de cette promenade chère aux tailleurs et aux couturières de jadis ?

Longchamps !... Mon Dieu oui ! Il y eut une époque où des courriéristes de loisir s'amusaient à aligner des périodes et à fourbir des adjectifs en l'honneur de ce défilé. Il était question dans leurs élucubrations d'une chose qui s'appelait la mode... C'est à mourir de rire.

Le second paragraphe de la vieille chronique parlait d'un autre oublié qui s'appelait le printemps.

Qui ça le printemps ? Du diable, si l'on retrouve en fouillant au plus profond de sa mémoire quelque chose qui réponde à cet intitulé.

Aujourd'hui si l'on osait aller voir si la feuille s'avance, on trouverait, à la gare de départ, des citoyens qui vous fouilleraient consciencieusement et à la gare d'arrivée des cadavres mal enterrés, montrant au milieu de la verte campagne leurs bras ou leurs jambes mutilés pendant les combats du siège de Paris.

Poètes, mes amis, il faut remettre les pipeaux dans l'armoire. Et toi, ô courriériste passé, si tu vivais encore, bon gré mal gré, tu serais forcé de rayer de tes tablettes la jolie digression que tu te permettais en faveur de ces charmants environs où il poussait des violettes, où il ne pousse plus que des baïonnettes ou des ossements.

Après le printemps, (je continue à dépouiller l'ancien courrier que j'ai entre les mains), après le printemps, les courses, et puis après les tartines flambantes qui se fabriquaient à ce propos.

C'est du fossilisme pur. On ne serait pas plus effaré en présence de quelque hiéroglyphe du temps des Sésostris.

Enfin (quatrième partie) la chronique se terminait par une variation brillante sur... le poisson d'avril.

Pour celui-là, peut-être n'est-il pas sans avoir gardé quelque actualité. N'y a-t-il pas un peu de poisson d'avril dans certains généralats inattendus, dans certains événements extraordinaires comme aussi dans les fantaisies néo-politiques que certaines feuilles à outrance proposent à l'admiration des naifs ?

Mais c'est égal quelle singulière impression, nous cause la lecture d'un vieux journal en l'an de surprises 1871 !

À Versailles, ces antipodes de Paris, on a continué à jouer au petit Coblenz.

Ici encore il n'est pas inutile de préparer des notes pour ceux qui se feront les annalistes de cette émigration de poche.

Versailles présente l'amalgame le plus hétérogène. Les hommes politiques connus y coudoient les demi-mondaines en renom ; M. Prod'homme tout ému s'y est réfugié en même temps que maint prince du million. Tout cela gravite dans l'étroit espace compris entre le chemin de fer et la rue des Réservoirs.

Dès sept heures du matin on est dehors pour faire la chasse aux nouvelles. Les marchands de journaux glapissant et courant parcourent les rues avec l'aurore. Leurs vociférations répondent aux éclats de la trompette sonnante la diane sur les boulevards transformés en camps.

Puis commence l'assaut des boutiques de coiffeur, un des épisodes les plus mouvementés de la journée.

La plupart des émigrés ont négligé de se munir des accessoires indispensables de la toilette. D'où l'invasion quotidienne des lavabos du perruquier.

On se livre bataille autour d'un morceau de savon. Un peigne est une conquête qui coûte de laborieux efforts ; quant à une brosse à dents il n'en reste plus une seule de disponible à Versailles depuis huit jours.

Les combats qui se livrent autour d'une côtelette

ne sont pas moins homériques. A l'hôtel des Réservoirs l'heure des repas donne lieu à un défilé auprès duquel l'encombrement du passage Jouffroy et du passage de l'Opéra à l'heure de la petite bourse n'est qu'une solitude. Ils sont douze à quinze cents qui évoluent autour des tables, entrant et sortant tour à tour, et n'ayant d'autre réconfortant que le spectacle des rares élus qui ont pu trouver une assiette et quelque chose à mettre dedans.

Comme impression générale, le Versailles de l'émigration ressemble à s'y méprendre aux villes d'eau quand a sonné l'heure de la villégiature. L'analogie est tellement frappante qu'on a toujours envie de se demander quand on se rencontre :

— Avez-vous pris votre bain ?

Le bain est remplacé par les séances de l'Assemblée, qui, d'ailleurs, joue son rôle d'étuve le plus consciencieusement du monde.

Là, par exemple, l'aspect est tout à fait bizarre. Devant la porte stationnent les groupes de curieux et de causeurs. Mais les uns et les autres ne chuchotent qu'à voix basse ; même allure mystérieuse et contenue quand on pénètre dans les couloirs. On ne retrouve nulle part les allures bruyantes et grouillantes des anciennes salles des Pas-Perdus.

Chacun semble marcher sur la pointe du pied pour ne pas réveiller le malade. On s'étonne qu'on n'ait pas mis de la paille dans la rue.

Vers quatre heures quelques cavalcades arpentent le boulevard de la Reine qui remplace tant bien que mal les Champs-Élysées. A dix heures du soir on ne rencontre plus dehors que les trop nombreuses âmes en peine qui n'ont pu trouver un domicile. Chaque nuit, au poste de la mairie, la garde nationale donne asile à une cinquantaine de ces vagabonds involontaires ; on a fini par leur faire un coin sur des sacs de café.

Quand hommes ou femmes se présentent, le chef du poste leur montre galamment leur gîte, du même geste qu'un hôtelier désignerait sa chambre à un voyageur attardé.

Quant aux habitants de Versailles, tout cela se traduit pour eux par des recettes extraordinaires. Les cafetiers finiront par être tous millionnaires si la France a encore une série de catastrophes sur la planche, ce qui ne laisse pas que de leur constituer une situation assez insolite. Comme citoyens ils sont mélancoliques, comme commerçants ils sont hilares.

Homo duplex.

Il ne faut pourtant pas que les soucis politiques fassent passer complètement inaperçus les deuils qui attristent l'art.

La musique et le théâtre ont été frappés tour à tour. La musique a perdu Fétis, le théâtre Samson.

François-Joseph Fétis directeur du Conservatoire de Bruxelles était à moitié français d'adoption.

C'est chez nous, en effet, au Conservatoire de Paris, qu'il avait complété son éducation musicale avec Boieldieu comme professeur. Cela se passait en l'an 1800. Fétis, qui avait déjà quinze ans, était depuis longtemps un enfant phénomène. A dix ans, il publiait son premier morceau, sous l'inspiration de son père qui était un organiste distingué.

De 1803 à 1818, sa vie fut entremêlée de voyages nombreux et de péripéties de famille diverses. Devenu soudain riche de par un mariage, il fut ruiné d'un seul coup. Mais sa nature énergique ne devait se laisser rebuter par aucune épreuve.

De 1818 à 1833, il habita la France, où il fut professeur officiel. En 1833, son pays le réclama. Il devint maître de chapelle de Léopold I^{er}, prit la direction du Conservatoire de Bruxelles, qu'il conserva jusqu'à sa mort.

A Mons, sa patrie, on professait pour lui une admiration que Rossini qualifiait de *fétisisme*. Dans toute la Belgique, on partageait cet engouement, peut-être exagéré.

Mais, sans aller aussi loin, on doit reconnaître chez Fétis un sens musical et un esprit critique de premier ordre.

Chez nous, son bagage de compositeur est peu connu.

On ne se rappelle guère qu'un petit opéra-comique, en un acte, *la Vieille*, dont un air est resté au

répertoire des vaudevilles et a servi à plusieurs centaines de couplets de facture.

C'est celui dont le refrain aux rimes peu millionnaires chantait :

Pas de malheur qui ne soit oublié
Avec les arts et l'amitié.

Nous avouons n'avoir professé jamais pour ce Pont-Neuf qu'une adoration restreinte. Mais est-ce que Janin a besoin de faire une bonne pièce pour être un critique éminent ? Fétis fut surtout remarquable comme professeur, comme musicographe.

Son principal ouvrage fut en même temps la cause de toutes ses tribulations.

Ah ! dame, c'est qu'il avait joué avec le feu.

Entreprendre d'écrire la *Biographie universelle des musiciens* ! et, par-dessus le marché, avoir l'audace d'y enfermer tout vifs les musiciens contemporains ! Vous jugez si Fétis s'était mis des ennemis à la caisse d'épargne. Il eut à ce propos des polémiques retentissantes, je ne sais même si les procès ne se mirent pas de la partie.

Ce qu'il y a de certain, c'est que rarement un homme fut attaqué avec plus de violence et d'acharnement.

Mais il ne se troublait pas pour si peu. C'était une nature robuste, un tempérament de combat.

Doué d'une santé inébranlable, il ne reculait pas plus devant la lutte que devant le travail.

A ses obsèques, auxquelles assistaient toutes les notabilités de la Belgique, M. Gallait, le peintre, son confrère en académie, prononçait cette parole qui résume cette carrière aussi longue que bien remplie :

« Nous nous étions accoutumés à le croire affranchi des infirmités de la nature humaine ; nous savions qu'il avait eu à peine une enfance, nous trouvions tout naturel qu'il n'eût point de vieillesse ; elle n'a duré pour lui que quinze jours, tandis que sa jeunesse, la jeunesse de son esprit, de son cœur, de ses facultés, s'est prolongée pendant quatre-vingts ans... »

L'influence musicale qu'il exerça dans son pays fut considérable ; c'est à elle qu'on doit en partie les nombreux talents dont la Belgique a approvisionné l'Europe depuis vingt ans.

En somme, une vie prodigieusement pleine et conduite jusqu'au bout avec une popularité soutenue.

Ainsi qu'un des biographes belges de Fétis le constatait l'autre jour, nombre de célébrités, quand vient à sonner l'heure dernière, n'éveillent en quelque sorte qu'un sentiment de surprise ou d'étonnement ; heureux quand une bouffée des grandeurs passées ou le souvenir des services rendus viennent réveiller la conscience publique, et ramener sur cette gloire presque éteinte une dernière lueur qui rejette un moment dans une ombre indulgente l'ingratitude égoïste et le facile oubli des foules.

Fétis n'aura pas connu ces délaissements : loin de se laisser oublier, il a poussé jusqu'à la dernière heure, jusqu'aux dernières limites de l'âge, le prodigieux labeur d'une intelligence toujours jeune, toujours active, toujours passionnément éprise de l'art, pour qui — et par qui — il vivait. A le voir ferme et robuste, en sa sereine vieillesse, il semblait que l'heure du repos ne dût jamais sonner pour lui. Dernier et rare représentant d'une race que nos temps voient disparaître, et que nos neveux ne connaîtront point, la race des Humboldt et des Ingres ; la race des grands vieillards qui meurent debout.

Samson lui aussi appartenait à la catégorie des vieillards qui ne se laissent pas oublier.

Bien qu'il eût quitté le théâtre depuis quelques temps déjà, son nom était resté populaire entre tous. C'est qu'il avait derrière lui tout un passé de succès et de bravos.

Certes, si jamais il y eut un frappant exemple de ce que peut la volonté aux prises avec un naturel disgracié, cet exemple c'est Samson. Qu'on se le rappelle !

Des yeux qu'on aurait crus percés avec une vrille, une voix désagréablement grinçante, un soupçon de narines si retroussées qu'on aurait cru qu'il pleuvait dedans.

Ce qui faisait dire à Dumas :

— Je ne sais pas diable comment fait Samson. Il trouve moyen de parler du nez... qu'il n'a pas.

Cet ensemble était à coup sûr peu fait pour prédestiner aux triomphes du théâtre. Mais Samson surmonta successivement tous les obstacles et réalisa de vrais prodiges.

Pour moi son plus incontestable miracle fut sa création du marquis de la Seiglière.

Trouver moyen avec un semblable physique de réaliser un type d'aristocratie irréprochable et de désavolture hautaine, c'est reculer les limites de l'impossibilité.

On a dit et redit les phases de cette carrière qui commença humblement pour finir par le professorat, la décoration et tous les honneurs.

Samson était peut-être plus éminent comme professeur que comme comédien.

Il fallait l'entendre détailler un passage de n'importe quel classique, en commenter chaque intention, en déduire chaque effet. C'était la philosophie même du théâtre qui pensait et parlait en lui.

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que voué forcément aux rôles comiques par son physique même, il avait à un plus haut point peut-être le sentiment de la tragédie, comme il le prouva par les leçons qu'il donna à Rachel.

Son culte pour Molière était une véritable idolâtrie ; aussi fut-il un des promoteurs de ce fameux banquet où chaque année, le 15 janvier, on consomme la galantine en l'honneur du grand poète.

Dans toutes ces agapes, Samson donnait la réplique au baron Taylor, le discoureur juré ; quelquefois même sa réplique était en vers. Et en voilà un encore qui nous quitte !

Ils formaient jadis un trio merveilleux à la Comédie française.

Le premier parti fut le pauvre Provost qui avait le génie de la bonhomie. Le second est Samson. Il ne reste plus que Régnier, mais malgré toutes les supplications il a persisté à prendre sa retraite.

Qui vient derrière ?

Coquelin,.... et puis Coquelin, et encore Coquelin.

Son talent est incontestable et incontesté, sa verve est exhubérante, son zèle prêt à toutes les tâches et à tous les efforts ; mais il ne saurait à lui seul porter tout le poids du répertoire et l'on est contristé de voir tant de vides que rien ne vient combler.

Ce fut à qui crierait pendant des années :

— Place aux jeunes ! place aux jeunes !

La voilà faite la place, mais les jeunes où sont-ils ? Je sais bien que tout cela n'est pas une affaire capitale pour ceux qu'absorbent les effarements actuels. Mais nous ne serons pas perpétuellement entre deux barricades et trois canons. Il reviendra un moment où l'on pensera à autre chose qu'à faire l'exercice ou à battre le rappel.

Tâchons pour ce moment-là que l'art ait encore assez de force pour se relever.

La révolution est à l'ordre du jour. C'est le théâtre qui a besoin d'être révolutionné. Que d'abus, que de routine, que de préjugés, que de favoritisme !

Cette armée-là, comme l'autre, pêche à la fois par les généraux et par les soldats. A quand la régénération ? hélas, oui, à quand ?...

En attendant cette régénération la sécession pourrait bien venir dans la maison de Molière.

Le système du sociétariat semble avoir fait son temps, et il serait fortement question de renverser de fond en comble le vieil édifice qui a pour fondement le décret de Moscou. La Comédie française libre dans l'Etat libre !

Cette réforme radicale serait appuyée par les principaux artistes. Le sociétariat, en effet, est surtout un fromage de Hollande dans lequel peuvent s'engraisser à l'aise les médiocrités heureuses qui ont droit de cité rue de Richelieu sans avoir occasion de jouer plus de trois ou quatre fois par an.

Pendant ce temps-là, quelques chefs de file se prodiguent et se fatiguent au bénéfice des autres. C'est ce rôle dont ils seraient las.

Puisque tout le monde est en train de faire valoir ses revendications, nous ne voyons pas pour-

quoi celles-là ne se produiraient pas, qui sont plus fondées que bien d'autres.

Dans tous les cas, je n'hésite pas à préférer ce projet de reconstitution dramatique à l'élucubration fantaisiste dont plusieurs journaux se sont faits l'écho, éluibration qui consisterait à vendre, pour payer l'indemnité prussienne, Versailles aux Anglais, Saint-Cloud aux Allemands et Fontainebleau à un acheteur qui jusqu'à présent a gardé l'anonyme.

Feu Ponsard, dans la tant médiocre comédie qui s'intitulait *la Bourse*, avait placé ces deux vers mémorables par leur façon de rimer :

Oui, je veux acheter, ce serait plein d'astuces,
Constantinople aux Turcs pour le revendre aux Russes.

Le projet de vente de Versailles, de Saint-Cloud et de Fontainebleau est peut-être plein d'astuce, lui aussi, mais il est surtout plein d'insanité. Ce qu'il y a de particulièrement joli dans ce canard (car ce ne peut être qu'un canard), c'est l'idée de panacher notre sol d'acquéreurs appartenant à toutes les nationalités du globe.

Une fois en si beau chemin, quelle raison pour s'arrêter ? Peut-être le bey de Tunis donnerait-il un bon prix de Carpentras ; le prince de Monaco, qui doit être vexé de la petitesse de ses Etats, et que la roulette enrichit, ne serait peut-être pas fâché de se payer les Batignolles ou le Petit-Bicêtre pour quelques millions.

Et ainsi de suite.

Par ce procédé, on ne tarderait pas à avoir une France véritablement décentralisée qui ressemblerait à un jeu de patience ou à un casse-tête chinois.

Il y aurait le morceau des Suédois, le morceau des Japonais, le morceau des Brésiliens, etc.

Jugez si ce serait commode pour les gens qui voudraient se soustraire aux poursuites d'un créancier ; deux lieues à faire en omnibus américain et l'on serait en terre étrangère. Il y a à tout cela un petit inconvénient, c'est que nous cesserions d'être une nation pour devenir une auberge. Mais certains fabricants de solutions n'y regardent pas de si près.

Heureusement nous n'en sommes pas encore là.

Le malheur a pu terrasser la France, mais elle ne descendra jamais assez bas pour qu'on puisse attacher à sa carte un bouchon de paille et écrire au-dessus : *Territoire à vendre, superbe occasion.*

Tandis que nous écrivons, là-bas, à Bruxelles, les négociateurs ont commencé leurs entrevues pour la conclusion définitive de la paix.

C'est dans les salons du ministère des affaires étrangères belge que se tiennent les conférences. Par les fenêtres on aperçoit les grands arbres du parc où se promènent paisiblement les Bruxellois qui, dégustant les charmes de la neutralité, se murmurent tout bas ce vers de Ducis :

Il n'est pas de petit chez soi.

Il y a quinze ans une autre paix allait se signer aussi.

C'était à Paris, cette fois-là, chez notre ministre des affaires étrangères, qui s'appelait Walewski.

On était au lendemain de la campagne de Crimée et dans l'enivrement des triomphes impériaux.

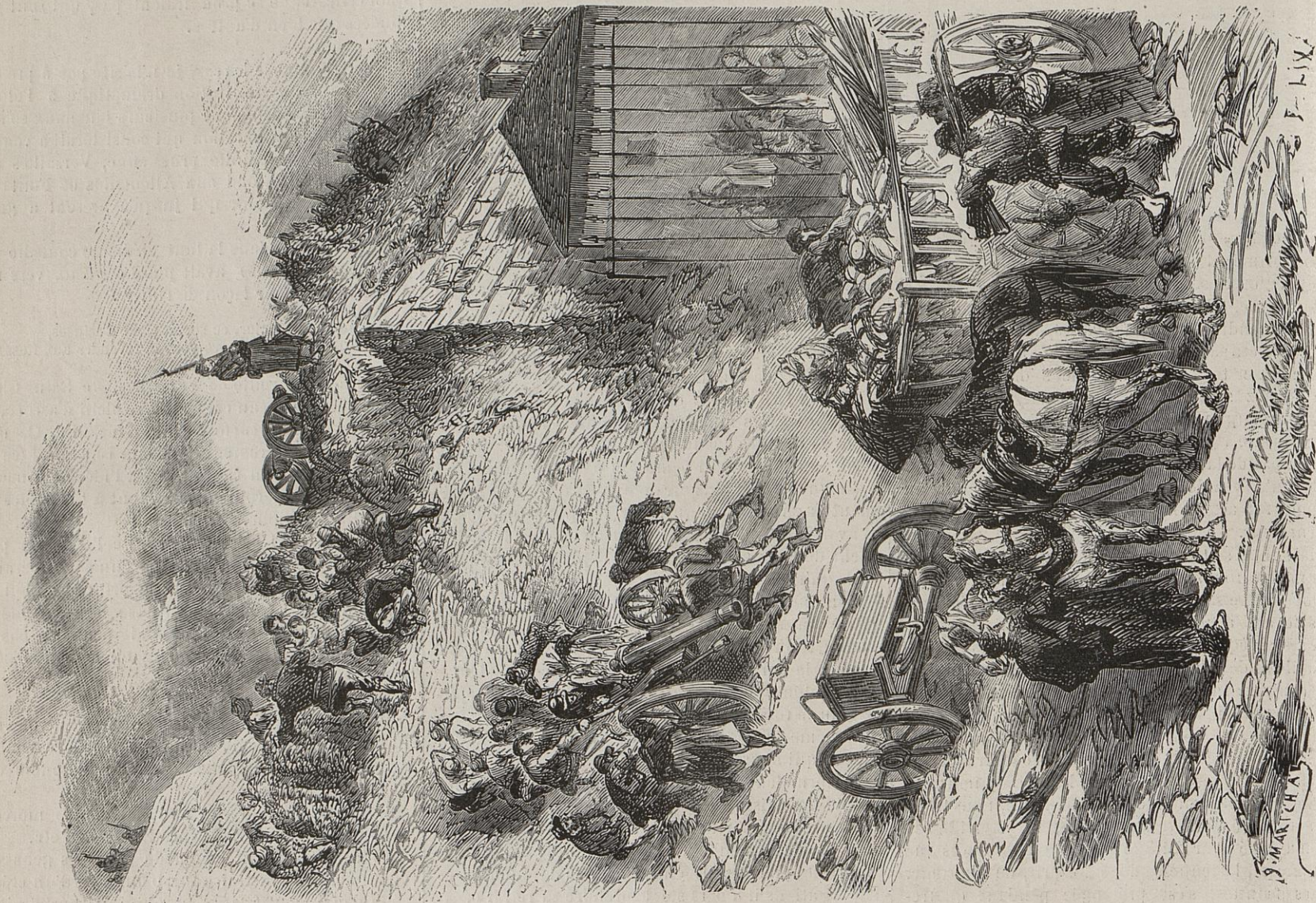
Pour satisfaire la vanité de celui qui avait vaincu sans quitter le coin de son feu aux Tuileries, il fallut (vous rappelez-vous ce détail grotesque) aller au Jardin-des-Plantes arracher à un aigle la plume qui devait signer ce traité.

Nous savons aujourd'hui ce que nous coûtent les plumes d'aigle qui, en réalité, n'étaient que des plumes d'oie.

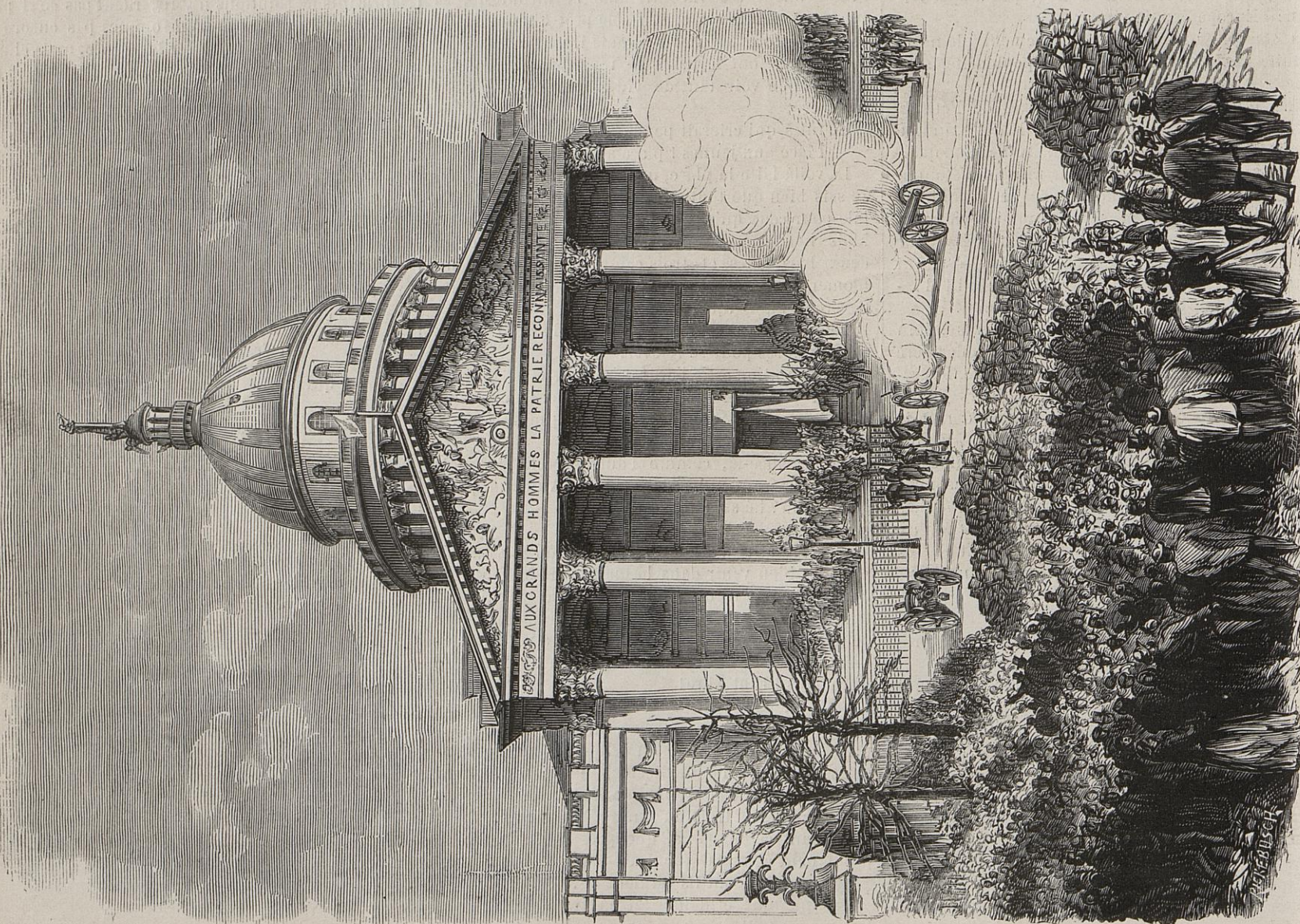
Alors que la France semblait en apparence si triomphante, elle marchait à la ruine. Espérons que par contre, aujourd'hui qu'elle paraît abattue, elle va vers une rénovation future.

On a tant besoin d'espoir en présence des sombres réalités !

PIERRE VÉRON.



LA JOURNÉE DU 2 AVRIL. — Les artilleurs fédérés mettent la porte de Neuilly en état de défense.



Le drapeau rouge placé sur l'église Sainte-Genève, redevenu le Panthéon des grands hommes.

HORS NOS MURS

Paris, dimanche soir,
2 avril.

Mon cher ami,

Je suis encore tout ému de ce que je viens de voir et de subir, et, avant de prendre du repos, je m'empresse de vous l'écrire pour que vous en fassiez profiter le *Monde illustré*.

Les malheureux événements de ces derniers jours me navrent le cœur ; libre de ma journée aujourd'hui, j'ai voulu sortir de notre enceinte troublée par tant de turpitudes, et aller passer mes Pâques fleuries, sinon à la campagne, mais dans ce pauvre bois de Boulogne à qui les mutilations de la guerre et les nécessités de notre hiver, si tristes et si rigoureux, n'ont pu ravir le soleil. La vue des premiers rameaux verts, des premiers brins d'herbe sous les feuilles mortes, la recherche des premières ané-

mones et des premières pervenches, tels étaient les délassements, les consolations, si vous voulez, que j'allais chercher dans ces lieux que je fuyais lorsque le monde de Paris y allait étaler son luxe effréné et ses toilettes effrontées.

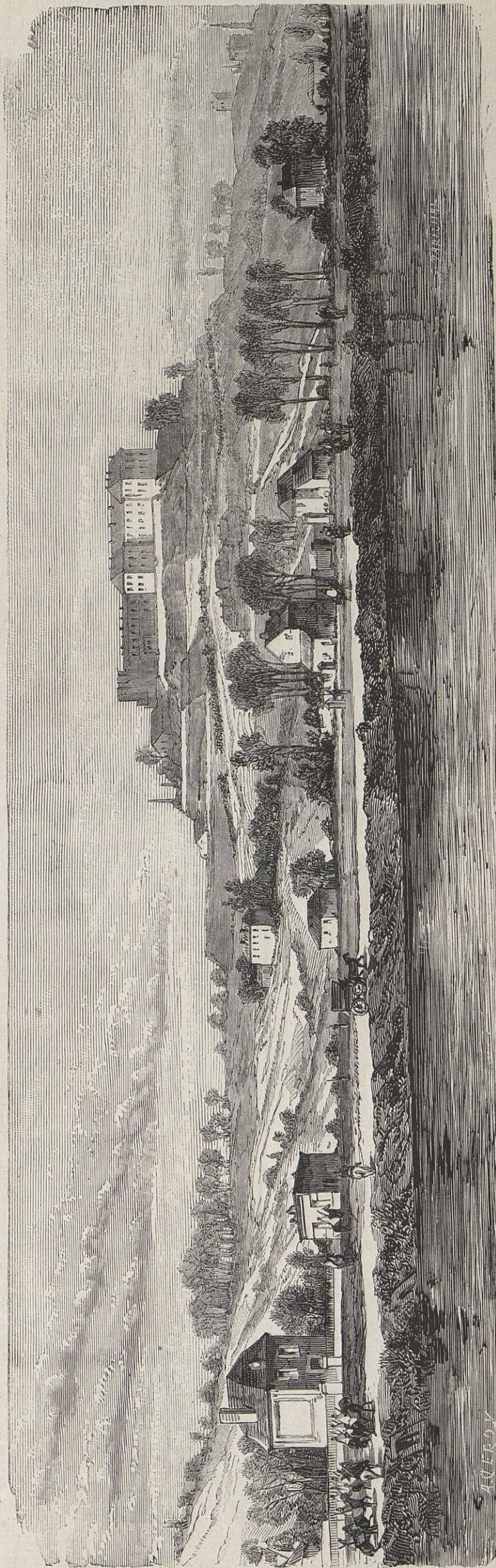
J'y parvins à grand-peine cependant, car presque toutes les issues en sont fermées, et c'est par Auteuil que je pus frauduleusement me glisser au milieu des chevaux de frise, des arbres morts enchevêtrés et des troupes défensives qui, de ce côté, mettaient nos murs à l'abri d'une surprise de l'ennemi.

Dans ce temps-là, hélas ! l'ennemi, c'était le Prussien, et je ne sais si la menace et le bruit de leur artillerie n'étaient pas moins épouvantables que la crainte de voir et d'entendre ceux que les affiches blanches de nos coins de rue qualifient également d'ennemi.

Il faut dire que, de toute façon, je fus bien désil-



AUTOUR DE PARIS. — La mare d'Auteuil dans la journée du 2 avril. — (Dessin d'après nature de M. Lalanne.)



AUTOUR DE PARIS. — Aspect des bords de la Seine, dans la matinée du 2 avril, aux abords du Mont-Valérien. — (Dessin de M. Deroy.)

lusionnés. Comment les yeux s'arrêteraient-ils à la verdure et aux fleurs, quand le soleil éclaire de si grands désastres! D'ailleurs, les arbres qui restent dans notre pauvre bois ne sont pas si précoces que le marronnier légendaire de l'ex-vingt mars, et les débris qui couvrent le sol des abords de la mare d'Auteuil absorbent toute espèce de végétation.

La pauvre pièce d'eau, si fraîche et si ombrée autrefois, est à nu aujourd'hui; des chênes séculaires qui portaient son nom, il ne reste que de gros tronçons aigus, autant de bornes tombales qui font pleurer sur leur vieux ombrage.

Ce coin si mystérieux n'est plus qu'une banale clairière, laissant apercevoir à travers quelques jeunes arbres amaigris le clocher de Boulogne et ce pauvre Saint-Cloud, de sinistre, bien sinistre mémoire.

Mare d'Auteuil, Boulogne, Saint-Cloud promenades chéries des amis de la villégiature, doux lieux de récréation de la gent promeneuse du dimanche, voilà donc ce qu'ont fait de vous l'ambition de quelques hommes et la maladresse des autres!

Dans combien de temps, chers ombrages, recèlerez-vous les troupes de jeunes gens aux joyeux ébats! Quand protégerez-vous les causeries des jeunes époux et les ébats des capricieux enfants! Et vous laes, et toi Seine, quand refléterez-vous les brillantes vilas, aux stores éclatants plutôt que ces ruines fumantes, ces arbres décapités qui font gémir vos eaux dans les joncs flétris de vos rives!...

Hélas! il faudra de longues années sans doute. L'histoire que racontent vos désastres est trop navrante pour qu'on vienne de sitôt la lire aux jours qu'on emploie à oublier. Tes anciens visiteurs, d'ici là, aimeront mieux se détourner de leur chemin que d'avoir à détourner leurs yeux et, comme moi aujourd'hui, feront ton silence déolé (1).

C'est avec ces tristes impressions, mon cher ami, que, à travers bois, en suivant les allées désertes je me dirigeai du côté de Puteaux.

Quand je dis désertes, ce n'est pas tout à fait le mot; je rencontrais un pêcheur à la ligne près des eaux stagnantes d'Auteuil, un penseur sans doute, qui venait s'isoler du monde comme moi, et quelques hâcherons occupés à débarrasser les taillis des débris qui en gênent l'accès.

Le Mont-Valérien se présenta bientôt à mes regards. Silencieuse dans sa majesté la citadelle redoutable que l'ombre d'un gros nuage obscurcissait

(1) Nous avons été assez heureux pour pouvoir nous procurer un dessin de M. Lalanne représentant la mare d'Auteuil dans l'état actuel, voir page 213.

alors semblait en deuil de sa dernière souillure.

Je m'assis au bord de la Seine, presque à ses pieds, étudiant ses gigantesques défenses et tout préoccupé du passé qu'il faisait surgir dans mon esprit. Je fus frappé alors du va-et-vient qui se faisait sur la rive opposée. Je ne tardai pas à distinguer des vedettes à cheval s'arrêtant de distance en distance, puis interrogeant du regard l'horizon et le bord de la Seine sur lequel je m'étais installé. A chaque halte je distinguai même une petite guérite et à côté une sentinelle, un gendarme, je crois.

Vous dire si je fus intrigué de ce manège est inutile; mais il paraît que j'intriguais aussi car l'une des vedettes courut à bride abattue, rejoignant une sorte de patrouille et bientôt on me hêla me faisant signe de déguerpir. J'avais eu le temps cependant de sortir mon album et d'y crayonner le croquis que je vous envoie. Je pris vite bagage et, plus près de Neuilly que de tout autre point habité, je cours de ce côté avec d'autant plus de précipitation que d'un geste menaçant quelqu'un là-bas me montra sa carabine.

Au même instant je vis la mi-côte du mont se garnir de lignes noires mouvantes se dirigeant sur Courbevoie (je les ai indiquées sur mon croquis). Voici qui était peu rassurant et qui n'était pas du tout dans mon programme.

Bref, à peine à Neuilly j'entends une fusillade épouvantable; le canon s'en mêle également. Des cris affreux, des bruits de pas, des détonations plus rapprochées et enfin la vue d'une foule innombrable de gens qui fuient me font comprendre que je courrais les plus grands dangers et que je me trouvais en pleine bataille.

Je savais, hélas! que ceux qui s'égorgeaient étaient de même race, des frères d'hier et tous, par conséquent, mes amis.

Caché derrière une maison de l'avenue de Neuilly, j'attendais dans la plus cruelle angoisse la fin du terrible drame, comprenant que je ne pouvais rien éviter en fuyant.

Je vis tomber à deux pas de moi de malheureuses victimes de leurs idées politiques; d'autres fuyaient follement, abandonnant leurs armes; d'autres, plus résolus, s'arrêtaient, chargeaient et tiraient avec aplomb, puis marchaient en chargeant encore. Des blessés se traînaient à peine, et l'un d'eux vint s'abriter derrière le mur où j'étais en observation. Le malheureux perdait beaucoup de sang à la cuisse, il pouvait à peine marcher; mais, redoutant une irruption des gendarmes de Courbevoie, comme il les appelait, et craignant d'être fusillé sur place, il me supplia de le sauver.

C'était un père de famille. Je voulus à tout prix le rendre aux siens.

Les maisons étaient closes; une grêle de balles tombait et décrépiçait les murs d'alentour. Je l'entraînai de mon mieux du côté du bois, où j'espérais le mettre à l'abri et le panser. Mais les portes étaient fermées de ce côté, et les balles y sifflaient comme ailleurs.

Enfin, longeant péniblement le fossé du bois, nous parvîmes à l'espace dégarni de la zone des fortifications.

Nous avions été préservés jusque-là; mais les obus avaient remplacé les balles et tombaient en grand nombre alors. C'était insensé de s'y exposer. Mais, suivant toujours sa pensée, mon pauvre blessé le voulut à toute force. Il avait perdu tout son sang, sa face était livide: « Je veux revoir ma femme, dit-il, elle doit m'attendre là bas. »

Ancien soldat, je ne devais plus hésiter.

Nous traversâmes en dix fois l'espace qui nous séparait de la porte, nous couchant à chaque sifflement d'obus, et la Providence voulut que le pont-levis se baissât quand nous l'abordions...

Quel voyage, bon Dieu! et comme je respirai en rentrant dans ce Paris abhorré, que j'avais fui le matin.

Rien que la vue de ses camarades redonna des forces à ce malheureux qui m'embrassait en me remerciant. Il ne s'était pas trompé, sa pauvre femme était à deux pas plus pâle que lui, ayant un enfant à la mamelle.

Quelle scène!

Je n'eus pas le temps de voir ni d'entendre ce qui se passait à l'entour; les journaux vous le diront, ce tableau me suffit.

C'est alors qu'arrivaient les pièces de 4 qui devaient défendre l'entrée de la porte. On les appelait des anges libérateurs (1).

Des canons des anges! O, ironie du langage du peuple!

Les enfants et les femmes aidèrent à leur installation et le délire que leur arrivée jeta dans cette foule gagna même mon couple si heureusement réuni.

Je profitai de leur distraction pour m'esquiver et je cours encore.

Inutile de vous dire que j'avais avisé un brave médecin qui devenait plus utile que moi auprès du combattant de Courbevoie.

Telle est ma journée mon cher ami, c'est un peu le fait de votre journal qui voudrait ne s'occu-

(1) Voir le dessin page 212.



CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET.

(Suite)

XIX

— J'ai passé hier, vient de me dire tout à l'heure M. C. M., la soirée de ma vie la plus bizarre, la plus intéressante, la plus délicieuse, la plus littéraire, la plus audacieuse, la plus spirituelle, la plus...

— Abrégez, lui ai-je répliqué; j'ai lu les lettres de la marquise de Sévigné.

— C'est que tous les adjectifs de l'incomparable

caillette sont réellement insuffisants pour définir le genre de sensations qu'il m'a été donné d'éprouver.

— Vous piquez ma curiosité.

— Que serait-ce donc si je vous racontais l'aventure! répartit M. C. M.

— Racontez alors, lui dis-je; aussi bien, je vois que vous en grillez d'envie.

— C'est vrai, mon cher Chanvallon, mais je dois avouer que vous êtes tout à fait digne de la comprendre et d'en apprécier l'originalité exquise.

— Merci.

— Non, vous n'êtes pas le premier souffleur venu; vous avez de l'instruction, de l'observation...

— Enfin, cette aventure?

— La voici, dit M. C. M.

M. C. M. est un de nos plus fidèles habitués, jeune, gai, alerte, mordant au besoin. Il a composé quelques comédies et en tient d'autres en portefeuille dont on s'accorde à dire beaucoup de bien (1).

— Vous connaissez Delille? me demanda-t-il.

— Parbleu! l'abbé Delille... Delille des *Jardins*, Delille des *Géorgiques*.

— Vous savez qu'il est aveugle...

— Comme Milton, qu'il s'occupe à traduire.

— Imaginez-vous que le digne homme, depuis sa cécité, est tourmenté de mille caprices, plus singuliers les uns que les autres. Une de ses idées fixes, entre autres, était de dîner au restaurant du *Ca-*

(1) Chanvallon a probablement en vue Charles Maurice, qui débutait alors dans le monde littéraire.

dran-Bleu, qu'il fréquentait, à ce qu'il paraît, dans sa jeunesse. Ce désir fut dernièrement manifesté par lui avec tant de vivacité, que nous résolûmes de le réaliser... en partie.

— Comment! en partie?

— Eh! oui, reprit M. C. M.; vous comprenez bien que nous ne voulions pas exposer notre cher poète à la curiosité dans un endroit public. D'un autre côté, nous tenions à lui rendre ses souvenirs dans tout leur charme. Nous décidâmes qu'on le conduirait dans la maison d'un ami, qu'on ferait passer pour le *Cadran-Bleu*. M. et M^{me} Saint-Prix, qui sont logés très-spacieusement, réclamèrent la préférence.

— Voilà de l'ingénieux!

— Au jour marqué, une voiture alla chercher Delille et sa femme, et les conduisit chez Saint-Prix, rue du Cherche-Midi, aux antipodes du boulevard. En mettant pied à terre, Delille huma l'air à plusieurs reprises en murmurant d'un air satisfait: « Comme cela sent le restaurant! » Au même instant, une voix lui criait aux oreilles: « De belles huîtres bien fraîches, mon beau monsieur! — Oui, oui, ouvrez-en, répondit-il; ouvrez-en plusieurs douzaines, ma bonne. » On monta au premier, et on lui fit traverser plusieurs pièces en enfilade, où se trouvaient une douzaine des nôtres, chargés de simuler un grand mouvement de va-et-vient. Chacun de nous s'étant choisi un ôle. Baptiste cadet était le garçon qui devait servir la table de Delille. Vous devinez ses lazzis, son empressement, ses bévues comiques...

per que d'art et de poésie et qui forcément représente la guerre et l'invasion. Si encore ce n'était pas la guerre civile!

Si vous ne craignez pas que mon récit n'ennuie vos lecteurs, joignez-le à mes croquis.
Votre bien dévoué et bien affligé ami.

E. DE STÉPHA.

L'AFFAIRE DE COURBEVOIE

La *Vérité* donne, d'après des renseignements reçus de Versailles, la version suivante sur le combat de dimanche :

« Le gouverneur de Versailles avait été informé dimanche soir qu'un nombre de gardes nationaux assez considérable occupaient Neuilly, Courbevoie, Puteaux, Suresnes et menaçaient Versailles. Après un conseil de guerre, il fut décidé qu'on se porterait avec une division à la rencontre des bataillons de Paris et qu'on les sommerait de mettre bas les armes; en conséquence, la division sous les ordres du capitaine de vaisseau Bruat, et composée de deux régiments de ligne, de marins, de gendarmes à cheval, de chasseurs d'Afrique et de deux mitrailleuses fut dirigée dans la nuit sur le Mont-Valérien.

« Vers six heures, il y eut quelques coups de feu échangés entre les avant-postes des gardes nationaux et les patrouilles de gendarmes et de chasseurs d'Afrique. A sept heures, le général Vinoy arrivait au Mont-Valérien et donnait des ordres; bientôt après, le chirurgien-major du régiment de gendarmerie à cheval, M. Pasquier, précédé d'un trompette et accompagné de deux gendarmes, se présente en parlementaire au pont de Courbevoie. Deux gardes nationaux arrivent en sens inverse pour le recevoir; après quelques mots échangés, l'un des gardes nationaux tire un coup de revolver sur M. Pasquier, qui tombe foudroyé.

« Le feu s'engage aussitôt de toutes parts, et la nouvelle de la mort du parlementaire se répand dans les rangs avec la rapidité de la foudre; elle provoque une extrême indignation et la plus grande colère. Les gendarmes jurent de venger leur major qu'ils adoraient, et lorsque l'ordre leur est donné de charger, ils le font avec une telle rage que leurs habits sont tout déchirés ou décousus au bras droit.

« Ce fut d'abord un combat de tirailleurs; les marins et la ligne formaient une longue ligne de

feux à volonté, qui se rapprochèrent bientôt, corrigèrent leur tir sur les têtes de colonnes des bataillons de la Commune opérant un mouvement vers Courbevoie; en même temps, le Mont-Valérien leur envoyait quelques bordées de canon.

« Vers neuf heures, l'action devenait générale et s'étendait à toute la ligne de la garde nationale; les feux de peloton commencèrent et on fit avancer les deux mitrailleuses, dont deux décharges successives firent quelques victimes et jetèrent le découragement dans les rangs des bataillons fédérés.

« La retraite, commencée dans le plus grand désordre vers dix heures, s'est changée en une déroute que les gendarmes à cheval ont été chargés de poursuivre; le Mont-Valérien envoya encore quelques coups de canon, et tout cessa vers onze heures.

« A quatre heures, les troupes rentraient à Versailles, au milieu d'une foule nombreuse qui les acclamait; les marins particulièrement furent l'objet d'une ovation enthousiaste.

« L'armée régulière occupa Courbevoie avec un bataillon de chasseurs de Vincennes et deux batteries d'artillerie.

« Nous avons vu amener trente-huit prisonniers qui ont d'abord été conduits à la caserne d'infanterie de la place d'armes. Les malheureux étaient plus morts que vifs, et il a fallu l'intervention de la gendarmerie pour les arracher à la mort dont les menaçait la foule furieuse. Parmi ces prisonniers se trouvait un officier supérieur de la garde nationale que les soldats disaient être un général.

« On nous a assuré que 200 prisonniers environ ont été conduits au Mont-Valérien. Pendant le combat, 25 soldats d'un régiment de ligne, dont nous préférons taire le numéro, avaient levé la crosse en l'air et se disposaient à passer aux gardes nationaux; arrêtés par leurs camarades, ils ont été fusillés sur-le-champ. Tous les militaires trouvés parmi les prisonniers ont été également fusillés. On nous a dit, mais nous ne le garantissons point, que tous les officiers pris auraient été passés par les armes. Nous n'avons aperçu que celui qu'on appelait le général.

« Nous ignorons les pertes des bataillons fédérés, les militaires les croient assez nombreuses.

« Dans l'armée, 12 tués, dont un capitaine, le chirurgien-major Pasquier et dix hommes: trente blessés. »

— Je le vois d'ici!

— Barré, Radet et Desfontaines s'étaient installés à une table voisine. Ils représentaient de bons bourgeois de Quimper-Coréatin, ignorants de toutes choses et s'ébahissant aux noms de tous les mets. Percard était un capitaine de vaisseau, jurant par *babord* et *tribord*; Étienne Jourdan figurait un misanthrope, déclarant tout détestable et trouvant qu'on faisait trop de bruit dans la salle.

— Et vous?

— Moi, je jouais au naturel un amateur de spectacles, pestant contre la lenteur du service qui allait m'empêcher d'assister à une première représentation de l'Ambigu. Delille prêtait une oreille attentive à tous ces propos qui se croisaient autour de lui, et s'applaudissait de l'idée qu'il avait eue de « revoir » son cher *Cadran-Bleu*. Tout à coup un vacarme épouvantable se fait entendre d'un cabinet voisin. Une voix d'homme et une voix de femme alternent sur un mode emporté; un son d'assiettes que l'on casse se mêle au bruit d'un sonnette qu'on agite... Menaces, pleurs, supplications... Puis, un silence. Il semble que quelques pièces d'or roulent sur le plancher. Pour le coup, c'est bien un baiser qui a retenti! La réconciliation est faite. Delille a souri. « Voilà, dit-il, ce qu'on n'entend que chez les restaurateurs! »

— Je conviens que la situation est bouffonne.

— Attendez. Le dîner touche à sa fin. Saint-Prix propose à Delille d'aller prendre son café au *Jardin-Turc*. « Le *Jardin-Turc*! s'écrie Delille; comme je voudrais le connaître! — Rien de plus facile; le

restaurant y communique de plein pied. » On se lève gaiement. M^{me} Saint-Prix, représentant la dame du comptoir demanle aux convives s'ils sont satisfaits. « Enchantés! répond Delille; oh! nous reviendrons, nous reviendrons! »

— Très-bien; mais le *Jardin-Turc*?...

— Écoutez le propre jardin de Saint-Prix, un modeste bosquet transformé en café populaire par les mêmes procédés de tout à l'heure. Là encore, nous figurâmes la foule. « Fleurissez-vous, messieurs, mesdames! » Ainsi criait la fille du concierge, travestie en bouquetière. « Voici une vieilleuse qui passe! dit Barré; si nous l'invitions à nous chanter quelque chose. — Volontiers, répond Delille allons, ma belle enfant, n'ayez pas peur. » La *belle enfant*, qui était Baptiste cadet, lui dégoisa des couplets à mourir de rire. Bref, en se retirant, Delille déclara qu'il ne s'était jamais autant amusé que ce soir-là. Je suis sûr qu'il parlera longtemps de sa partie au *Cadran-Bleu*.

— Gardez-lui le secret, au moins, dis-je; il serait capable de vous en vouloir.

— Soyez tranquille, répondit M. C. M.; nous l'aimons trop pour lui révéler jamais cet innocent badinage... Et puis, d'ailleurs, il ne nous croirait pas!

Que n'a-t-on pas dit — et surtout inventé — sur les rapports de Napoléon avec Talma!

La vérité est que le général avait été intimement

LE PANTHÉON

REDEVENU LE TEMPLE DE MÉMOIRE

L'empire, qui devait tant au clergé, se fit un devoir de reconnaissance de rendre au culte de sainte Geneviève le temple qu'un décret du 4 avril 1791 avait consacré aux grands hommes, le Panthéon.

En agissant ainsi, il ne faisait que marcher sur les traces de Napoléon I^{er} qui, en 1806, en avait fait le lieu des sépulture des sénateurs.

Depuis le coup d'État, l'édifice, construit par Soufflot, avait retrouvé, avec ses six chapelains et son doyen, la célébration des offices du culte catholique. De grands tableaux religieux, appendus aux voûtes, contrastaient assez étrangement avec les peintures de la coupole exécutées par Gros. Les pendentifs du dôme de Gérard et les bas-reliefs du fronton sculptés par David d'Angers.

Les restes de Mirabeau et de Marat, ceux de Voltaire et de Rousseau ne reposaient plus dans les caveaux de l'église souterraine; les sujets patriotiques avaient cédé la place aux peintures religieuses, néanmoins le Panthéon, dans son architecture extérieure, dans sa disposition et sa décoration intérieures rappelait trop, quoiqu'on pût faire, les temples du paganisme. En se promenant sous ses hautes voûtes, dont la fière et imposante allure ne rappelait en rien les hardiesse du style ogival, on se demandait si réellement ce temple dont la Révolution avait changé la destination avant d'être consacrée, était bien réellement une église catholique.

Quelque piété que l'on eût dans l'âme, on y cherchait le dieu païen aux pieds duquel les fidèles devaient brûler l'encens, la déesse qu'il fallait invoquer.

Avec toute sa supériorité architectonique, le Panthéon était un anachronisme et on comprenait jusqu'à un certain point que la Convention y eût installé le culte de la déesse Raison.

Les alternatives de foi religieuse et de positivisme par lesquelles ce temple-église a passé ne sont que le reflet moral de son architecture hybride qui en fait, plus qu'aucun autre édifice religieux, tour à tour un sanctuaire chrétien ou bien un temple élevé à quelque dieu inconnu la veille.

Louis XV ordonna la construction de l'édifice destiné au culte catholique. Il n'est pas encore achevé que la Révolution affecte le Panthéon à la sépulture des grands hommes.

Tout en lui rendant le nom de Sainte-Geneviève, Napoléon I^{er} lui conserve sa destination révolution

lié avec le comédien, autant que la froideur réciproque de leurs caractères pouvait comporter une intimité.

Sur ce chapitre il faut reconnaître la discrétion toujours très grande de Talma. Les seuls renseignements que j'ai obtenus à ce sujet me sont arrivés par un de ses amis, M. Audibert.

Sous le Consulat, Talma se rendait une fois par semaine aux Tuileries pour assister au déjeuner de Bonaparte; — court spectacle!

Il crut devoir cesser ses visites lorsque le Premier Consul fut devenu l'Empereur. Celui-ci ne pouvait manquer de s'en apercevoir; il en toucha quelques mots à Regnault de Saint-Jean-d'Angély.

— Je ne vois plus Talma, lui dit-il; est-ce qu'il me bouderait, lui aussi? Voudrait-il jouer au Brutus? C'est un de ses meilleurs rôles au théâtre, il est vrai.

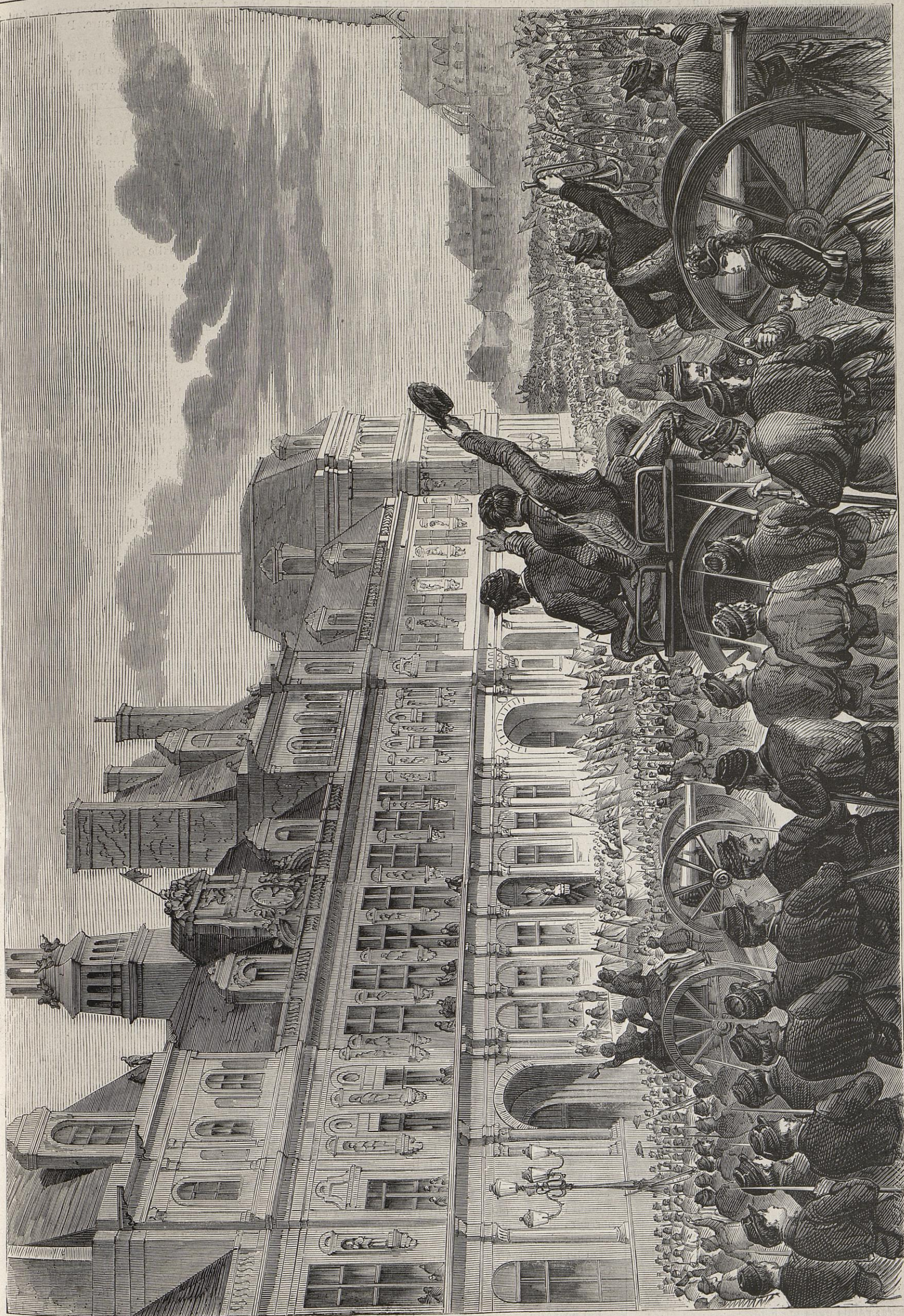
Dès le lendemain, ces paroles étaient répétées à Talma par Regnault lui-même. Talma s'inclina; il savait qu'un désir de Napoléon équivalait à un ordre formel. Un matin donc, à l'heure du déjeuner impérial, il se rendit aux Tuileries. Il n'avait pas commis la faute de Bouilly; voici quel était son costume, irréprochablement conforme à l'étiquette de la nouvelle cour: habit de drap marron à la française, doublé de satin blanc; culotte courte de soie noire; souliers à petites boucles d'or; le chapeau à plumes, et l'épée à poignée d'acier, richement façonnée.

Au moment de se mettre à table, l'empereur eut un mouvement de satisfaction en apercevant Talma.



PARIS DEPUIS LE SIÈGE. — État actuel du jardin des Tuileries. — (Dessin d'après nature de M. Grandville.)

PARIS DEPUIS LE SIÈGE. — État actuel du jardin des Tuileries. — (Dessin d'après nature de M. Grandsire.)



PARIS. — Proclamation de la Commune sur la place de l'Hôtel-de-Ville par les membres du Comité central de la garde nationale.

naire et y fait déposer en grande pompe les corps de ses maréchaux.

Vient la Restauration qui efface du Panthéon les inscriptions et les bas-reliefs de 1791 et l'attribue aux missionnaires.

La Révolution de 1830 et la royauté qui en sortit reprend la tradition révolutionnaire que continue la République de 1848 et que renie le second empire.

Vendredi dernier, 31 mars, nous avons assisté à la septième consécration du Panthéon. La municipalité du cinquième arrondissement a présidé à cette cérémonie républicaine célébrée par les salves des pièces d'artillerie.

Les tambours ont battu aux champs; les musiques militaires ont joué leurs plus entraînantes mélodies nationales; des discours ont été prononcés sur les marches du temple et un garibaldien est monté sur le dôme et a attaché à la croix qui en décorait le faîte un éclatant drapeau rouge.

Le Panthéon redevient encore une fois le Temple de Mémoire.

LÉO DE BERNARD.

LE JARDIN DES TUILERIES

TRANSFORMÉ EN PARC D'ARTILLERIE

Le jardin des Tuileries, dont le savant dessin de M. Grandsire reproduit l'aspect, a éprouvé le contre-coup de toutes nos commotions politiques et nationales.

Chaque monarchie, chaque gouvernement y a marqué son jour, son empreinte, mais le râteau des jardiniers, qui est le sceptre des maîtres de ces lieux, a nivelé, effacé avec une indifférence particulière au règne végétal, et les traces des empires et celles des révolutions.

Depuis sa création par Catherine de Médicis, bien des transformations lui ont été imposées. C'est d'abord Mlle de Guise qui, au bois, à l'étang de Charles IX, ajoute des volières, un théâtre, un labyrinthe, une ménagerie. Sous Louis XIII, Renard y installe son cabaret, rendez-vous des gentilshommes et des grandes dames. Le Poussin obtient plus tard de Louis XIV l'autorisation d'y construire une petite habitation que le grand peintre occupa de longues années.

Un beau jour, le Roi-Soleil bouleverse de fond en comble le jardin des Tuileries et confie à Le Nôtre le soin de le refaire. C'est de cette époque que datent

les grands couverts d'arbres sous lesquels notre gravure représente abritées les pièces d'artillerie. Robespierre y fit exécuter les bancs demi-circulaires en marbre blanc d'où les vieillards devaient assister aux exercices de la jeunesse dans les fêtes publiques. C'est là également que le député d'Arras, devenu le tout-puissant conventionnel, célébra le 9 juin 1794, la fête de l'Être-Suprême. C'est le long de la terrasse des Feuillants, dite alors *terre nationale*, à la place des tapis de verdure créés par Le Nôtre, que la commune de Paris planta des pommes de terre et des carottes.

Le combat du 10 août commença dans le jardin des Tuileries pour se terminer dans les appartements de Louis XVI. Sur une estrade élevée au milieu d'un des bassins, fut déposé le 10 octobre 1794, le corps de J. J. Rousseau. Le lendemain on le transportait au Panthéon.

Ce jardin n'a été pas plus étonné de se voir traverser tant de fois par des princesses comme Marie-Louise et la duchesse d'Orléans arrivant à Paris pour partager le trône, que par des monarchies qui, comme Charles X et Louis-Philippe, s'enfuyaient devant la Révolution triomphante.

Un coup de râteau et le lendemain il n'y paraissait plus. Les voitures de gala royal ou impérial ne laissent dans ses magnifiques allées qu'une dépression fugitive aussitôt ratissée que les fanes des pommes de terre des citoyens de la Commune.

Dans ces derniers temps, les nécessités de la défense de Paris avaient fait du jardin des Tuileries le parc d'artillerie dont le crayon de M. Grandsire reproduit si fidèlement l'aspect.

Pièces de 7 nouveau modèle, canons à âme lisse, mortiers, pièces de campagne, les unes sur leurs affûts, les autres mollement couchées et sans symétrie dans le sol détrempé, caissons et prolonges d'artillerie, baraquements pour les chevaux, baraques pour les artilleurs, tout ce qui constitue un parc d'artillerie se rencontrait massé entre l'écrasant dôme quadrangulaire de Leveau et la grille du Louvre sur la place de la Concorde, c'est-à-dire d'un bout à l'autre du jardin.

Le mois d'avril pousse les feuilles des marronniers et bien des mères se demandent si leurs charmants bébés pourront cet été s'ébattre dans les allées ombreuses des Tuileries. En voyant tout cet attirail militaire, cet entassement d'engins de destruction, ces grossiers baraquements de bois, elles se désespèrent en pensant que la saison torride aura fait feu de tous ses rayons avant que le jardin des Tuileries soit débarrassé et des artilleurs et de l'artillerie.

— Aussi ai-je redoublé d'efforts pour satisfaire Votre Majesté.

— Eh bien, mon cher Talma, vous n'y avez réussi qu'à demi... Et, tenez, puisque vous passez pour me donner des leçons de royauté, je veux, à mon tour, vous donner une leçon de tragédie... Vous fatiguez trop vos bras... Les chefs d'empire sont moins prodigues de mouvements; ils savent qu'un geste, un regard est un ordre; dès lors ils ménagent et le geste et le regard. A moi, par exemple, combien de fois un signe du doigt m'a-t-il suffi pour mettre en feu trois cents pièces de canon et pour donner à cent mille hommes un royaume à conquérir!... Il est aussi un vers dont l'intention vous échappe; vous le prononcez avec trop de franchise :

Pour moi qui tiens le trône égal à l'infamie.

César ne dit point là tout ce qu'il pense. Tant de batailles livrées ne lui ont pas donné le pouvoir souverain pour lui faire mépriser la puissance parvenue à son dernier terme. Mais il a besoin de flatter les vieilles idées de Rome et de ne pas blesser ses soldats qui l'écoutent. Ne faites pas parler César comme Brutus. Quand l'un dit qu'il a les rois en horreur, il faut le croire; mais non pas l'autre. Marquez cette différence.

On ne m'a point raconté ce que Talma avait répondu à ces très-justes observations.

J'ai vu naître, ou plutôt grandir l'art de la cla-

Mères tendres et sensibles, bonnes d'enfant ne vous lamentez pas outre mesure. Prenez patience encore quelques jours.

Un coup de râteau et il n'y paraîtra plus.
Le jardin des Tuileries en a bien vu d'autres.
MAXIME VAUVERT.

Proclamation des Votes communaux

A L'HOTEL-DE-VILLE

La Commune a voulu donner un certain éclat à la proclamation des votes municipaux du 26 mars.

En temps ordinaire, cette cérémonie se passe en famille, dans la salle Saint-Jean de l'Hôtel-de-Ville, au milieu de quelques centaines de frères.

Par les journaux, la population entière connaît, trois ou quatre jours avant cette proclamation officielle, le résultat définitif. Le magistrat chargé de publier hautement les noms des élus n'a pas grand-chose à apprendre au public, qui, sur ce point, en sait déjà autant que lui. Aussi l'affluence est-elle médiocre. Les rigoristes de la légalité seuls, avec les chauds partisans de tel ou tel candidat heureux, croiraient leur civisme déshonoré, s'ils n'assistaient pas à pareille fête.

Quand ils ont entendu sortir triomphant de la bouche d'un adjoint ou d'un conseiller le nom de l'homme de leur choix, ils sont contents et leur conscience de citoyen est tranquille.

Jusqu'à ce jour, la proclamation des votes à l'Hôtel-de-Ville était une formalité officielle plutôt qu'une fête, et son apparat passait presque inaperçu dans le tourbillon de la vie parisienne.

La Commune, logique avec ses principes, qui lui disent :

— Qu'étais-tu? — Rien.

— Que dois-tu être? — Tout.

La Commune a décidé que l'annonce au peuple du résultat des votes municipaux se ferait désormais en grande pompe.

Une immense estrade a été élevée devant la porte centrale de l'Hôtel-de-Ville. Des draperies rouges et des faisceaux de drapeaux rouges décoraient cette tribune, sur laquelle avaient pris place les 80 nouveaux élus, les uns en frac noir et en cravate blanche, les autres en costume d'officiers de la garde nationale et le sabre au côté.

Tous les bataillons fédéralistes avaient été invités à venir saluer de leurs vivats et de leurs acclamations l'avènement de la Commune.

que à la Comédie-Française, — car la claque est vieille comme le monde. On peut, du moins, sans craindre d'erreur, la faire remonter à Néron. Cet histrion couronné avait créé le corps des *augustans*, dont les fonctions consistaient à l'applaudir lorsqu'il chantait sur le théâtre. A des intervalles indiqués, ils criaient en cœur :

— César! vous êtes beau! vous êtes divin! personne ne saurait vous vaincre ni même vous égaler!

Pendant ce temps-là, Burrhus et Sénèque faisaient signe aux spectateurs de partager l'enthousiasme des claqueurs salariés :

Tandis que des soldats, de moments en moments, Arrachaient du public les applaudissements.

On connaissait déjà, à cette époque, diverses sortes d'applaudissements, telles que le *bourdonnement*, la *tuile*, le *pot de terre*. En vérité, c'est à croire que nous n'avons rien inventé du tout!

Chez nous, — c'est-à-dire à la Comédie-Française, — Dorat est regardé avec raison comme un des plus chauds propagateurs de l'ordre de la claque. Il dépensa une partie de sa fortune à faire soutenir ses pièces, et l'autre moitié à faire imprimer ses poésies. Après sa tragédie de *Régulus* et sa comédie de *la Feinte par amour*, qui furent représentées le même soir, il se trouva redevoir sept cents livres aux comédiens.

— Encore deux ou trois succès comme celui-là, mon cher, et vous êtes un homme ruiné! lui dit La Harpe.

Le déjeuner terminé, il s'approcha de lui, et lui dit à demi-voix :

— C'est bien, Talma, c'est très-bien....

Quelques instants après, il lui faisait signe de le suivre dans son cabinet.

— Je reconnais votre tact habituel, Talma, — dit Napoléon, — et je vous en suis gré; vous avez compris que vous vous présentiez chez l'empereur.... Vous avez compris également que vous deviez attendre d'y être invité. Mais soyez persuadé que vous retrouverez toujours en moi l'homme du passé. Mon manteau impérial n'est pas le manteau de l'oubli. J'aurai même grand plaisir à revenir sur ces causeries de jadis, où vous me parliez de mes destinées futures. Vous avez été le premier, Talma, je m'en souviens, à découvrir mon étoile. Je ne vous savais pas si bon astronome.

Une autre fois, — car Talma, à partir de ce jour, ne discontinua plus ses visites, — Napoléon lui dit en riant :

— Savez-vous ce qu'on vient de me rapporter? On prétend que vous me donnez des leçons de tenue... oui... que vous m'apprenez mon métier d'empereur.

— Moi, Sire? balbutia Talma, déconcerté.

— J'avoue que je ne saurais avoir un meilleur professeur.

— Sire, cette raillerie...

— Ce n'en est pas une, reprit Napoléon. Mais causons d'autre chose. Vous avez joué hier *la Mort de Pompée*; j'étais dans ma loge.

Le nombre qui arriva, le vendredi 31 mars, sur la place de l'Hôtel de-Ville fut considérable. Clairons chantant leurs fanfares et tambours battant leurs marches marchaient en tête. Chaque bataillon envoyait immédiatement sa députation et son porte-drapeau, qui se rangeaient au pied de l'estrade municipale.

Lorsque le défilé fut exécuté, la place de Grève se trouvait couverte de gardes nationaux, qui, à la proclamation du nom de leur élu, éclataient en cris de : Vive la République! vive la Commune! agitant leurs képis au bout de leurs baïonnettes.

Le spectacle était vraiment grandiose et bien fait pour frapper les imaginations.

Mais qu'a dû penser de tout cela le parti positiviste du comité, qui, en fait de force morale, en tant que moyen de gouvernement, n'admet que les manifestations de la raison pure?

MAC VERNOLL.

TEXTE DE LA PROCLAMATION

Voici, d'après *le Vengeur*, le discours prononcé lors de l'installation de la Commune par son doyen, M. Beslay :

« Citoyens,

« Votre présence ici atteste à Paris et à la France, que la Commune est faite, et l'affranchissement de la Commune de Paris, c'est, nous n'en doutons pas, l'affranchissement de toutes les communes de la République.

« Depuis cinquante ans, les routiniers de la vieille politique nous bernaient avec les grands mots de décentralisation et de gouvernement du pays par le pays. Grandes phrases qui ne nous ont rien donné.

« Plus vaillants que vos devanciers, vous avez fait comme le sage qui marchait pour prouver le mouvement; vous avez marché et l'on peut compter que la République marchera avec vous.

« C'est là en effet le couronnement de votre victoire pacifique. Vos adversaires ont dit que vous frappiez la République; nous répondons, nous, que si nous l'avons frappée, c'est comme le pieu que l'on enfonce plus profondément en terre.

« Oui, c'est par la liberté complète de la Commune que la République va s'enraciner chez nous. La République n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était aux grands jours de notre Révolution. La République de 93 était un soldat qui, pour combattre au dehors et au dedans, avait besoin de cen-

traliser sous sa main toutes les forces de la patrie; la République de 1871 est un travailleur qui a surtout besoin de liberté pour féconder la paix.

« Paix et travail! voilà notre avenir! Voilà la certitude de notre revanche et de notre régénération sociale, et, ainsi comprise, la République peut faire de la France le soutien des faibles, la protectrice des travailleurs, l'espérance des opprimés dans le monde et le fondement de la République universelle.

« L'affranchissement de la Commune est donc, je le répète, l'affranchissement de la République elle-même; chacun des groupes sociaux va retrouver sa pleine indépendance et sa complète liberté d'action.

« La Commune s'occupera de ce qui est local.

« Le Département s'occupera de ce qui est régional.

« Le Gouvernement s'occupera de ce qui est national.

« Et disons-le hautement: La Commune que nous fondons sera la Commune modèle. Qui dit travail, dit ordre, économie, honnêteté, contrôle sévère, et ce n'est pas dans la Commune républicaine que Paris trouvera des fraudes de 400 millions.

« De son côté, ainsi réduit de moitié, le gouvernement ne pourra plus être que le mandataire docile du suffrage universel et le gardien de la République.

« Voilà, à mon avis, citoyens, la route à suivre; entrez-y hardiment et résolument. Ne dépassons pas cette limite fixée par notre programme, et le pays et le gouvernement seront heureux et fiers d'applaudir à cette révolution si grande et si simple, et qui sera la plus féconde révolution de notre histoire.

« Pour moi, citoyens, je regarde comme le plus beau jour de ma vie d'avoir pu assister à cette grande journée, qui est pour nous la journée du salut. Mon âge ne me permettra pas de prendre part à vos travaux comme membre de la Commune de Paris; mes forces trahiraient trop souvent mon courage, et vous avez besoin de vigoureux athlètes. Dans l'intérêt de la propagande, je serai donc obligé de donner ma démission; mais soyez sûrs qu'à côté de vous, comme auprès de vous, je saurai, dans la mesure de mes forces, vous continuer mon concours le plus dévoué, et servir comme vous la sainte cause du travail et de la République.

« Vive la République! vive la Commune!

« CH. BESLAY. »

Le départ des Femmes pour Versailles

JADIS ET AUJOURD'HUI

(Voir le dessin à la page 220)

Mardi dernier, vers trois heures de l'après-midi, une colonne de quatre à cinq cents femmes de tout âge se formait sur la place de la Concorde, à l'entrée du Cours-la-Reine.

Toutes ces femmes étaient vêtues de deuil et se faisaient remarquer par leur attitude sévère. Celle qui semblait les commander était une institutrice, disait-on.

Elles portaient le drapeau rouge et se dirigeaient, elles aussi, sur Versailles, tambours et clairons en tête.

Dans quel but? Était-ce dans une pensée de conciliation ou de haine? Était-ce pour s'interposer entre les partis, ou pour prendre, en amazones, leur part du danger commun?

Ce n'est pas la première fois que les « Parisiennes » marchent sur Versailles.

Le voyage qu'elles y ont fait, le 5 octobre 1789, est resté célèbre, et peut-être n'est-il pas sans intérêt d'en rappeler ici quelques épisodes. La comparaison qu'on ne pourra manquer d'établir sera tout à l'avantage de nos contemporaines.

J'ignore si l'intention des femmes du 3 avril 1871 était de ramener leurs députés à Paris. Il est permis d'en douter. Les femmes du 5 octobre 1789 voulaient ramener le roi, la reine et le dauphin, que dans leur style imagé elles avaient surnommés le *Boulangier*, la *Boulangère* et le *Petit Mitron*. « Lorsque nous les tiendrons au milieu de nous, il est probable que nous ne manquerons plus de pain, » disaient-elles avec une certaine logique.

La manifestation n'avait donc, en principe, rien de bien inquiétant.

Seulement comme on pouvait s'attendre à un refus du Boulangier et de la Boulangère, qui n'avaient pas toujours répondu avec un vif empressement aux effusions de leurs sujets, et comme on était décidé à passer par-dessus ce refus, on s'était armé, tant bien que mal.

Donc, le 5 octobre au soir, — il faisait un temps chargé, comme on dit, — une nuée de femmes se dirigeait sur Versailles, par ce même Cours-la-Reine.

Mais une nuée véritable, remplie de poussière, de cris et de bonnets volants!

Elles bourdonnaient comme des guêpes dont on a

J'ai eu entre les mains une copie du « Règlement à l'usage des claqueurs du premier Théâtre-Français, » rédigé par l'illustre Robert, notre entrepreneur de succès.

En voici quelques articles qui ne manquent pas de piquant :

« Tout claqueur faisant partie de l'une des brigades en service auprès du Théâtre-Français doit d'abord se pourvoir d'une mise décente, attendu qu'il est possible qu'on le désigne pour travailler à l'orchestre, à la première galerie, ou même dans une loge louée. Toutefois, il lui est expressément défendu d'avoir des gants, parce qu'il pourrait les garder par distraction, par vanité ou par paresse, et que son travail en souffrirait.

« Tout acteur sociétaire a droit à une salve dès son entrée en scène; seulement il faut que les bravos soient mieux nourris pour les membres du conseil d'administration, car ce sont eux qui fixent le nombre des billets à distribuer. Les deux semaines doivent également être chauffés à un degré de plus que les autres sociétaires; c'est un usage qui a force de loi.

« Mêmes manœuvres doivent s'effectuer aux sorties, avec les nuances commandées par le rang de chaque artiste. Au reste, il suffit d'avoir l'œil ouvert sur le chef de file, qui, ayant le mot d'ordre, fait tous les signaux convenus. Cette partie du métier n'est, pour ainsi dire, que le pont aux ânes.

« Mais ce qui exige la plus grande attention, c'est la manière de distribuer les applaudissements pendant la représentation d'une pièce: il faut sen-

tir, deviner ce qu'éprouve le spectateur, afin de ralentir ou de presser, selon la circonstance. Dans ce cas, on cause avec ses voisins, et l'on ne part que lorsqu'on les voit disposés à marcher d'accord.

« Ce qu'il ne faut jamais négliger, c'est de saisir toutes les allusions qui peuvent flatter l'amour-propre d'un acteur ou d'une actrice. Quand, par exemple, il se trouve qu'un personnage dit à l'autre: *Vous jouez parfaitement la comédie!* ou bien: *Vous avez infiniment d'esprit!* il faut alors montrer par des bravos soutenus qu'on a su comprendre l'intention de l'auteur. »

Voyant Fleury rire tout seul dans les coulisses, entre deux actes de *l'Ecole des Bourgeois*, je lui ai demandé le motif de son hilarité.

— On est venu nous lire ce matin une pièce sans pareille, m'a-t-il dit.

— Vraiment!

— Je m'en tiens encore les côtes.

— Qu'était-ce donc?

— Il s'agissait d'une comédie en trois actes, intitulée *le Coche*. Je ne sais comment s'appelle l'individu qui est venu nous la lire sérieusement. Voici du reste, en trois mots, quel est le sujet de cette pièce. Au premier acte on voit paraître, sur une grande route, des bourgeois qui attendent le coche avec impatience, parce qu'il y a dans le coche une personne de leur connaissance, et ils s'informent à tout le monde si le coche est passé ou s'il passera bientôt. Enfin, las de regarder à leur montre et de question-

ner, ils vont déjeuner dans le cabaret voisin; et c'est la fin du premier acte. Le second acte n'a d'autre action que celle du coche qui passe et des bourgeois qui vont demander au cocher si M. un tel est dans le coche. On leur répond que M. un tel n'y est pas, et ils suivent la voiture en grondant beaucoup. Ainsi se termine le second acte. Le troisième est bien plus intéressant encore: les mêmes bourgeois reviennent sur la scène, maudissant leur étoile, regrettent la peine qu'ils ont prise et finissent par rentrer dans le cabaret et pour se consoler.

Cette narration s'acheva au milieu de nos éclats de rire.

Entre tous les originaux que j'ai connus, je note en passant Saint-Ange, le traducteur des *Métamorphoses* d'Ovide.

Ce Saint-Ange demeurait alors rue Française, au cinquième étage; il avait crayonné sur sa porte le distique suivant :

Messieurs, frappez une ou deux fois
Et vous verrez quelqu'un paraître;
Si vous êtes forcés de frapper jusqu'à trois,
C'est que je n'y suis pas ou bien n'y veux pas être.

CHARLES MONSELET.

(La suite au prochain numéro.)



JOURNÉE DU 3 AVRIL. — La manifestation des femmes.

renversé la ruche. Il y en avait des milliers, jeunes et vieilles, hideuses et charmantes, parées ou en guenilles; elles couvraient le sol et bouchaient l'horizon. Toutes étaient armées, toutes chantaient à tue-tête. C'était extravagant! Une jolie fille battait du tambour, ses deux baguettes étaient ornées de rubans. Derrière elle, les escadrons coiffés de la Halle entonnaient le *Ça ira!* Les unes étaient empi-lées sur des chariots ou dans des fiacres; elles pas-

saient leurs visages et leurs bras par les portières; d'autres étaient assises sur des trains de canons...

Paris vomissait tout son peuple en jupes, ses hordes de commères, de grisettes patriotiques, de Phry-nés fangeuses, de marchandes de marée et d'actri-ces subalternes. Toutes celles qui devaient jouer un rôle dans la Révolution avaient choisi ce jour-là pour débiter.

D'abord, Rose Lacombe, dans la fleur de ses

vingt-deux ans, séduisante et imposante, la tête haute, le regard fier, une de celles qui savaient le mieux sourire et tuer. C'était une ex-tragédienne de province, alors tragédienne pour tout de bon à Paris. Elle avait un fusil pendu à son épaule et un poignard que sa main impatiente tourmentait.

A la tête d'une autre colonne, Pauline d'Aumer, aussi fougueuse peut-être et moins belle, venait en chancelant, roulant des yeux noyés d'ivresse et



JOURNÉE DU 3 AVRIL. — Les fédérés repoussés par le feu du Mont-Valérien dans les plaines de Nanterre. — (D'après croquis de M. Robida.)



LES TROUBLES DE PARIS. — Avant-postes des gardes nationaux sur le chemin de Paris à Versailles (rive droite).

la tête
aient le
rédienn
le bon
le et un
ait.
'Aume
enait en
esse en

s'appuyant sur une poissarde aux larges pieds.

La bouquetière Louison étalait, comme dans une fête, la grâce de ses dix-sept ans : c'était Louison Chabry qui, la première, avait provoqué le voyage à Versailles.

A côté d'elle, une petite danseuse de corde de chez Nicolet avait revêtu sa robe de dentelles et de papier d'argent; elle escortait une pauvre femme dont l'amant avait été assassiné la veille, et qui, à demi délirante, portait au bout d'une perche un tambour de basque et un bonnet phrygien.

Aspasie Carlemivelli, plus connue sous le nom d'*Aspasie*, la même qui plus tard assomma Féraud à coups de galoche, souffrait sa rage à ses compagnes; elle sortait de l'hospice des aliénés, où une folie d'amour l'avait fait enfermer deux ou trois ans.

Françoise Roulin, la présidente, donnait majestueusement le bras à Louise Bourgeois, mignonne ouvrière en sculpture.

Puis, c'était les femmes Toumay et Lavarenne; Reine Audu vena ensuite, Reine Audu, la célèbre fruitière, surnommée la reine des Halles, grande et forte beauté, les poings campés sur la hanche, la voix tonnante et la cocarde au bonnet, un bonnet à la Bastille, représentant une tour garnie de deux rangs de crénelaux en dentelle noire.

Elles étaient là toutes, fourmillant avec un bruit d'enfer, se pressant, se heurtant, et battant l'air de leurs clameurs. Quelques hommes s'étaient mêlés à leurs rangs. Parmi eux on reconnaissait Maillard, un des embaucheurs de cette journée. La jeune Monié, qui avait une boutique de mercerie dans la petite rue du Rempart, se tenait orgueilleusement suspendue à son bras, tandis que la cordonnière Simon ne cessait de crier : *Vive Maillard ! A quoi Maillard répondait galamment par cet autre cri : Vivent les parisiennes !*

Mais le plus hideux spectacle était sans contredit celui que présentait une trêlée de cent-cinquante à deux cents hommes, goujats enjuponnés, parmi lesquels on se montrait du doigt une figure méchante, grosse et basse, sur laquelle on collait un des plus célèbres noms de France, celui des d'Aiguillon, nom éteint, famille éteinte, et dont le dernier représentant mourut, dit-on, saltimbanque, sur le chemin de Naples...

La colonne des dames citoyennes s'avancait ainsi sur Versailles. Elle arriva sur la place du Château, devant la grille qui avait été fermée, et en dedans de laquelle se tenaient les gardes-du-corps à cheval, au nombre de huit cents. Bientôt cette place, une des plus grandes d'Europe, se couvrit de cotillons, cotillons rouges, cotillons bleus, cotillons verts, cotillons de toutes nuances et de toutes formes...

Les plus impatientes donzelles occupaient les avant-postes.

La jeune Poulaine se déchirait les mains aux serrures de la grille.

Madame Tison, du haut d'une charrette, apostrophait les officiers.

D'autres femmes, sous la conduite de Maillard, s'étaient jetées dans l'Assemblée nationale, avant que la séance fût levée.

— Du pain! hurlaient-elles, du pain!

Elles se roulaient sur les bancs de la droite et de la gauche, pêle-mêle avec les élus de la nation, se montrant du doigt les membres du clergé et leur envoyant des épigrammes.

Quelques-unes se mirent à danser en rond, sans que l'on osât les faire sortir.

Debout sur une chaise, celle qui avait brigué l'honneur d'être surnommée la *Ninon du dix-huitième siècle*, l'effervescente Olympe de Gouges, essayait de haranguer le président. C'était une femme de lettres qui voulait à toute force être un homme d'État.

— Parle, député! tais-toi, député!

— A bas la calotte!

Maillard criait ces paroles historiques :

— Le peuple va mourir de faim; il a le bras levé, craignez sa fureur!

Pendant que le temps se perdait en motions et en députations, la nuit s'avancait. La pluie avait redoublé, et il faisait un froid assez vif. Les femmes, trouvant bien dans l'Assemblée, décidèrent qu'elles y passeraient la nuit. Des provisions furent

apportées, le vin coula, et les refrains se succédèrent.

Tout engagement sérieux, tout combat avait été remis au lendemain.

Cette veille d'armes des femmes parisiennes offrait un spectacle inconnu jusqu'alors, et du plus pittoresque effet. Sur la place d'Armes, les unes s'étaient installées dans l'hôtel Dangeau et dans l'hôtel de Roquelaure. Elles fraternisaient avec les concierges et remplissaient les escaliers. De la paille étendue sur les pavés humides servait au plus grand nombre, qui s'abritaient sous des parapluies. On buvait de l'eau-de-vie pour se réchauffer. Les affamées faisaient de la cuisine. Elles dépeçaient des chevaux enlevés aux gardes-du-corps, et que l'on faisait revenir en les posant sur des charbons ardents. Des torches sillonnaient ce camp féminin. Puis, comme il faut toujours que la danse ait sa part dans l'histoire de France, un ménestrier s'installa sur une barrique vide et fit sauter nos commères jusqu'au matin.

Nous n'avons pas à raconter les événements du lendemain; on sait ce que dura l'attaque du château de Versailles, et comment la famille royale, mitron et mitronneaux, furent ramenés en triomphe à Paris.

Quel triomphe!

Nous n'avons voulu que raconter le départ de ces femmes, et ajouter un tableau rétrospectif au tableau actuel de M. Rieckebusch.

Quant aux épisodes qui ont signalé le voyage des Parisiennes du 3 avril 1871, nous les ignorons complètement. Peut-être une d'elles se déciderait-elle un jour à en écrire le récit; ce ne sera sans doute pas une des pages les moins curieuses de l'étonnante histoire de ce temps.

CHARLES MONSELET.

L'abondance des matières nous fait remettre au prochain numéro la suite de notre nouvelle : *La mare aux Prussiens*.

AU MONT-VALÉRIEN

On lit dans le *Paris-Journal* :

« Les bruits les plus exagérés, les nouvelles les plus sinistres ont couru pendant toute la journée sur le nombre des victimes faites par la canonnade du Mont-Valérien.

« Il est vrai de dire que la grande forteresse a surtout cherché à effrayer les fédérés. De l'aveu même de tous les hommes que nous avons interrogés, elle a dû tirer un nombre considérable de coups à blanc. En effet, étant donnée la position formidable occupée par son artillerie, le peu d'espace qui la séparait de la colonne en marche, et la façon dont cette dernière était pelotonnée, il est manifeste pour tous — même pour les plus passionnés — que ses obus pouvaient faire un mal effroyable. Disons plus, il eût suffi de quelques coups de mitrailleuses ou de décharges à mitraille pour anéantir les quatre mille hommes engagés à découvrir sous le feu de ses bastions.

« Le chiffre des tués et des blessés est donc assez restreint. Quel qu'il soit, il est trop élevé.

« Sur les huit bataillons lancés sur la route, trois ont surtout souffert : ce sont le 24^e, le 128^e, et le 188^e.

« Le commandant du 24^e a été mortellement frappé. Le bataillon a eu en outre, de 20 à 23 hommes tués ou blessés.

« Le 128^e a perdu un lieutenant et 18 hommes. L'officier a eu un bras emporté; on l'a conduit à l'hôpital Beaujon.

« Le 188^e, 2 officiers tués, 15 gardes atteints plus ou moins grièvement.

« Comme le constate l'*Officiel* de l'Hôtel-de-Ville, le général Bergeret a eu ses deux chevaux tués : les deux chevaux de sa voiture.

« Deux actions simultanées ont été engagées dès le matin.

« Pendant que le mouvement des fédérés échouait sur la route de Ruil, ils essayaient un mouvement parallèle par Clamart et Meudon, sous la protection des forts du Sud.

« De ce côté le combat a duré jusqu'au soir. Il a surtout provoqué un vif engagement d'artillerie entre les batteries d'Issy, de Vanvres, de Montrouge, des Moulinaux, appartenant aux fédérés, et les ouvrages de Châtillon, Meudon et le Bas-Meudon, occupés par les troupes de Versailles.

« Il comporte donc une action beaucoup plus complexe que celle du Mont-Valérien.

« La voix sourde des batteries de Meudon vient bientôt faire sa partie dans ce triste concert.

« Trois fois les fédérés se déploient en tirailleurs devant les lignes de l'armée, trois fois ils sont repoussés. Ils se reforment cependant et se mettent en colonne. Les obus pleuvent alors au milieu de leurs rangs, semant dans les bois des panaches de fumée, éclatant de toutes parts, tuant et blessant beaucoup de monde.

« Cependant les gardes nationaux tiennent bon sous la canonnade, et avancent insensiblement en tournant le via-luc du Val-Fleury. Mais là ils sont accueillis par une fusillade si intense et si bien nourrie qu'ils commencent à plier.

« A quatre heures, reconnaissant l'impossibilité d'avancer davantage, les chefs font sonner la retraite. Elle s'effectue en assez bon ordre, sous le feu persistant de la Terrasse, et les gardes nationaux vont au pas de course, se ranger à l'abri des ouvrages d'Issy.

« Le duel d'artillerie continue néanmoins, et jusqu'à six heures le canon tonne à intervalles éloignés.

« L'attaque de Châtillon n'a pas eu plus de succès que celle de Meudon. Au tournant de la route, les fédérés ont été reçus par un feu des plus meurtriers, auquel ils ont longtemps riposté, au prix de grandes pertes et sans résultat appréciable. De l'aveu même des gardes nationaux, ils ont été conduits à l'attaque trop tôt, en trop petit nombre et sans artillerie, tandis qu'aux environs d'Issy et au Bas-Meudon leurs réserves n'avaient pas la liberté de leurs mouvements et se gênaient mutuellement.

« Dans ces deux attaques, les fédérés ont eu un grand nombre de tués et de blessés.

THÉÂTRES

CHATEAU-D'EAU : *Le Procès des Francs-Filieux*, plaidoyer en un acte, par MM. Clairville et Emile Desbœaux. — NOUVEAUTÉS : *La Vie de Bohême*. — COMÉDIE-FRANÇAISE : M. Samson

Qu'est-ce qui disait donc que tout était désorganisé, que les institutions s'en allaient à vau-l'eau, que la société menaçait d'être submergée dans un nouveau déluge? Erreur! Voici M. Clairville qui réapparaît, semblable à la colombe de l'arche, et tenant dans son bec, non pas un rameau d'olivier, mais un couplet de facture. Tant que M. Clairville continuera à fredonner et à vaudevilliser, je ne désespérerai de rien. Voilà pourquoi aujourd'hui je salue avec joie *le Procès des Francs-Filieux*, la récente production du plus imperturbable de nos auteurs dramatiques. Ce n'est pas, d'ailleurs, la première fois que M. Clairville se manifeste au monde sous les traits d'un conciliateur et d'un médiateur. Il nous avait déjà rassuré en 1848, il essaye de nous fortifier en 1871. Si *le Procès des Francs-Filieux* n'a pas autant d'envergure que *la Propriété*, c'est le vol, et que *la Foire aux idées*, c'est que les théâtres sont à peine reconstitués; mais fiez-vous à lui lorsque l'ordre de choses aura pris un cours régulier. M. Clairville redeviendra plus que jamais l'homme de la situation, — sur l'air du *Saltarello*. Il y a des gens éternels en France.

Un autre théâtre, les Nouveautés, — un petit théâtre en chambre, — a annoncé sa réouverture avec *la Vie de Bohême*. Comme c'est loin de nous, ce pays de Bohême! Et cependant quelle gaieté y brille encore! « Porrier, dit Rodolphe, voici cinq francs de denier à Dieu, à la condition que vous viendrez tous les matins me dire le jour et la date du mois, le quartier de la lune, le temps qu'il fera et la forme de gouvernement sous laquelle nous vivrons. »

Par le temps qui court, cet emploi ne serait plus une sinécure, et le portier de Rodolphe gagnerait bien son argent.

L'événement théâtral de cette semaine est la mort de M. Samson. Depuis plusieurs années il était retiré de la scène, mais il ne laissait échapper aucune occasion de se produire en public sous le prétexte d'une conférence ou d'un banquet de Molière. La place importante qu'il a longtemps tenue à la Comédie-Française et les nombreuses créations auxquelles il a attaché son nom, — sans compter les pièces dont il est l'auteur, — me font un devoir de lui consacrer plus que quelques lignes banales et écourtées.

Il était né en 1793, à Saint-Denis, autant dire à Paris, car il n'y a entre ces deux localités que la distance d'un omnibus ou d'un boulet de canon. Un de ses premiers condisciples fut le baron Taylor, avec lequel il devait entretenir toute sa vie les plus amicales relations. Coïncidence étrange : l'un et l'autre s'appelaient Isidore. Mais leur prénom n'était pas le seul lien destiné à les réunir; ils communiquaient déjà dans un égal amour pour l'art et le théâtre. En 1812, on retrouve le jeune Samson au Conservatoire, où un prix de comédie l'exempte de la conscription. Il joue à la banlieue, en province, et au second Théâtre-Français.

Là, je suis mis sur sa trace, non par un Almanach de spectacles, mais par un ouvrage très-peu connu et qui mériterait pourtant de l'être : « *Les Fastes de la Comédie Française*, par Ricord aîné, ancien officier supérieur, auteur des *Réflexions sur l'art théâtral*, du *Journal général des théâtres*, de *l'Horoscope de la Comédie-Française*, et du *second Théâtre-Français*, de *l'Histoire du Théâtre-Français* que l'on essaya d'établir à Londres en 1749, des *Archives de Thalie*, etc., etc. » Cet ouvrage paru en 1822 (2 vol. in-8°) et dû à une plume experte, à un amateur autorisé, porte ce jugement sur Isidore Samson : « La chose qu'un jeune homme qui se destine au théâtre examine le moins, c'est son physique, et c'est pourtant celle qui devrait davantage fixer son attention. Samson n'eût point choisi les rôles de valets s'il eût usé de cette précaution, car il n'a ni la gaieté, ni la vivacité, ni le plaisant nécessaires pour les jouer avec succès. Cet acteur est très-bien placé dans les rôles de raisonnement; son débit est juste, ce qui prouve son intelligence, mais il est dépourvu de cette verve, de ce mordant que possédaient si bien Prévillo et Dugazon. Samson jouera peut-être les financiers avec agrément dans la suite, et, s'il n'a pas cette chaleur qui anime la scène, il se fera toujours remarquer par beaucoup de naturel, de finesse et d'esprit. »

Ce portrait prouve que Samson, à cette date, était déjà ce que nous l'avons connu. De la finesse, oui; de l'esprit, mais aucun éclat; un masque p'trifié, un corps roide, une voix à rendre des points à un canard. Il a cependant surmonté tout cela; et petit à petit, depuis 1832, — époque à laquelle il se fixa définitivement au Théâtre-Français, — il a conquis un des premiers rangs, je ne dirai pas le premier, car Provost et Régnier pourraient réclamer justement.

Ses études du vieux répertoire étaient profondes, consciencieuses. Il avait le souci de la tradition, reçue des mains des dépositaires eux-mêmes. J'aime à me le rappeler dans Bernanille de *la Femme juge et partie*, dans Hector du *Joueur*, dans Sosie d'*Amphitryon*, dans M. Jourdain du *Bourgeois gentilhomme*, dans Sganarelle du *Médecin malgré lui*, et généralement dans tous les rôles de poltrons, et trembleurs, où il était servi par son débit trottemenu, son geste court, sa physionomie flegmatique. Il manquait d'ampleur dans les *grandes casaques*, et restait bien au-dessous de Monrose père dans Mascarille et Figaro.

Mais s'il était inégal dans l'ancien répertoire, Samson apportait des qualités supérieures et très-particulières dans le nouveau. Il faut l'avoir vu dans Rantzau de *Bertrand et Raton*, le pair de France de *la Camaraderie*, le marquis de M^{lle} de la *Séguière*, M. d'Hauterive ou d'Auberive des *Effrontés*, pour se rendre compte des effets de distinction auxquels il avait pu atteindre en dépit de sa nature ingrate. C'était un vrai gentilhomme alors; il excellait dans ces nuances qui comportent le dédain tranquille, l'impertinence à fleur de lèvres, les sous-entendus du regard et du sourire. Le masque arrivait à ressembler à M. de Talleyrand.

Par son âge, par son tempérament, il était demeuré hostile à l'école romantique, à laquelle il accorda rarement son concours, et qui, d'ailleurs, eut peu d'occasions de le lui demander. En cela, il se séparait absolument de son ami Taylor, esprit plus ouvert aux innovations. Membre du comité de lecture, Samson était l'effroi des jeunes poètes, auxquels sa boule noire était assurée à l'avance. Comment en aurait-il pu être autrement? L'acteur était lui-même doublé d'un auteur, d'un versificateur. Ses pièces, *la Dot de ma fille*, *la Famille Poisson*, *la Belle-mère et le gendre*, quelques autres encore, appartiennent à ce genre agréable, à cette peinture facile dont Collin d'Harleville et Empis lui avaient fourni les premières leçons. Ainsi que Molière, Samson s'est procuré la jouissance de jouer dans ses propres pièces, et il a pu de la sorte récolter une double moisson d'applaudissements, — pour parler son classique langage.

Un troisième renom, et qui n'est pas le moindre, s'ajoute encore à sa mémoire: c'est celui qu'il laisse comme professeur du Conservatoire. Parmi ses principaux élèves il suffit de citer Rachel, les sœurs Brohan, Delaunay, pour être fixé sur la haute valeur de son enseignement. Il n'y a jamais eu qu'une opinion à cet égard.

Samson avait pris sa retraite à son corps défendant; il aurait pu jouer encore malgré ses soixante-dix années, et sans avoir trop l'air de « marcher sur sa longe » selon un terme de coulisses. Le ruban de la Légion d'honneur qu'on fit lui-même à ses yeux, comme une légitime récompense de sa triple carrière, le détermina à faire ses adieux au public. Ce fut en s'inspirant qu'il accomplit ce sacrifice. Depuis lors, comme je l'ai dit, Samson essayait de se dédommager dans les assemblées littéraires, où, jusqu'au dernier jour, il disputa fraternellement la parole à son vieil ami le baron et sénateur Taylor.

Ses derniers loisirs ont été employés à la publication d'un poème sur *l'Art théâtral*, auquel il avait presque continuellement travaillé. Cet ouvrage, qui comprend deux volumes, a été édité dans des conditions de luxe, grand papier, grandes marges, avec des portraits reproduits en photographie. C'est le résumé de ses cours du Conservatoire; il y trace en vers cadencés les préceptes de l'art qu'il a pratiqué toute sa vie avec passion :

Par mon faible talent, discrédités d'avance,
Peut-être mes conseils manqueraient de puissance.
Horace et Despréaux avaient bien mérité
D'enseigner et leur siècle et la postérité :
Le précepte donné de si haut, on l'accepte,
Sur que l'exemple marche à côté du précepte.
Mais quand sur ses travaux il n'est point appuyé,
A l'école par nous le maître est renvoyé.
Tous mes jours consacrés à l'art que j'idoâtre,
Plus d'un acteur aimé dont j'aurai le théâtre,
Et de qui (pour mon cœur précieux souvenir!)
J'ai peut-être hâté le brillant avenir,
Voilà ce qu'à défaut d'une gloire plus belle,
Non sans un peu d'orgueil, j'invoque et je rappelle.

Après cette préface, l'auteur de *l'Art théâtral* étudie les divers genres de littérature dramatique et passe en revue les grands rôles de la tragédie et de la comédie, tant masculins que féminins : Phèdre, Camille, Néron, Alceste, Célimène, Arnolphe. Il ne dédaigne pas de descendre aux plus petits détails de leur interprétation, de dire comment il faut lire telle lettre, comment à tel moment il faut marcher, regarder, écouter. A ces indications, que les jeunes gens ont tout profit à recueillir, il ajoute parfois un trait d'un acteur fameux, une anecdote, pareille à celle-ci, que nous citons pour sa singularité seulement :

On raconte qu'un jour, chez Clairon convié,
Le grand acteur Garrick par elle fut prié
De vouloir bien offrir à l'heureux auditoire
Une scène empruntée à son beau répertoire.
Dans la société que Clairon rassemblait,
La langue de Garrick, aucun ne l'entendait.

« J'usurai seulement du geste et du visage. »
Puis, plaçant un mouchoir dans ses bras : « Maintenant,
Moi, je suis une mère et voici mon enfant.
Ce fauteuil à vos yeux figure une fenêtre,
Et j'attends mon mari qui doit bientôt paraître. »
Parlant ainsi, ses traits changent rapidement,
Et ce n'est plus Garrick qu'on voit en ce moment;

C'est une femme, c'est une épouse, une mère,
Fière de réjouir l'œil et le cœur d'un père
... Son doux regard de loin le salue et le fête :
Pour mieux s'en faire voir elle avance la tête;
Elle penche son corps, et d'un air triomphant
Montre l'enfant au père et le père à l'enfant.
Quel amour, quel bonheur dans ses traits se déploie!
Mais dans les mouvements d'une top vive joie,
De ses mains échappé l'enfant tombe... O stupeur!
Prestige du talent! Art, sublime trompeur!
La douleur, la terreur courent dans l'assemblée,
Et Garrick, ou plutôt la mère désolée,
Est là, le regard fixe et les bras étendus.
On pleure, l'on frémit; des cris sont entendus;
Mais ces cris, ce n'est pas l'artiste qui les jette;
Ses yeux ne pleurent point, sa douleur est muette.
Ce malheur est trop grand, trop pénible à porter
Pour qu'un cœur matériel y puisse résister :
Sa raison par degrés bientôt s'est affaiblie,
Et du désespoir morne il passe à la folie;
On la voit commencer s'accroître; dans ses traits
On en suit, l'œil en pleurs, les rapides progrès.
Puis l'image d'un si tragique, si vraie,
Que chaque spectateur malgré lui s'en effraie.
Garrick s'en aperçoit, et, par pitié pour eux,
Cesse de prolonger ce tableau douloureux.

Si authentique qu'elle soit, cette historiette n'échappe pas entièrement au ridicule et à l'invéraisemblance. Il faut être armé d'une bonne volonté excessive pour apercevoir un enfant dans un mouchoir et une fenêtre dans un fauteuil. Ici, Samson me semble remplir le rôle d'un trop complaisant compère. Mais où n'entraîne pas le goût de la poésie classique et didactique?...

En somme, l'existence d'Isidore Samson est une existence bien remplie, intelligente, droite, heureuse.

CHARLES MONSELET.

LE CIMETIÈRE SAINT-VINCENT

Le cimetière Saint-Vincent, situé à quelques pas de la Fontaine du But, sur le versant septentrional des buttes Montmartre, présente l'aspect d'un plan incliné dont le sommet confine à la rue Saint-Vincent, et dont la base s'étend dans la direction de la plaine Saint-Denis.

De hauts peupliers, des tilleuls vigoureux ombragent, pendant l'été, les pierres tumulaires qui s'étagent les unes sur les autres, et qui, servies les unes contre les autres, recouvrent presque sa superficie entière.

Son étendue n'atteint pas les énormes proportions de son voisin, le cimetière du Nord, mais, dans son modeste développement, il n'en est pas moins doté de grandes allées symétriquement ordonnées et bien sablées, de massifs verdoyants et de bouquets fleuris qui témoignent des attentions pieuses des familles et des soins intelligents du conservateur et des jardiniers.

Les tombeaux aristocratiques y sont rares. Plus rares encore les statues et les sépultures monumentales qui recouvrent ailleurs les restes de ceux qui ont fait quelque bruit dans ce monde.

On dirait que le peuple, pour lequel ce coin de terre a été consacré, n'a pas d'histoire. Heureux doivent être les morts qui, exempts de la vanité posthume, dorment dans la paix de cette modeste nécropole.

Loin de ces lieux solitaires les vents du nord emportent les rumeurs de la grande ville qui s'agitent de l'autre côté de la colline. Les grands cataclysmes de la vie parisienne peuvent seuls, de temps à autre, troubler du bruit de leurs éclats le silence de ses mausolées.

Le rôle révolutionnaire que Montmartre a joué dans les journées de mars a eu son contre-coup au cimetière Saint-Vincent. Sa paix traditionnelle a été violée dans un des plus mauvais jours de notre histoire.

C'était le 19 mars. La lune brillait au ciel, insoucieuse des misères et des crimes des humains. A trois heures et demie du matin, un officier et une vingtaine de gardes nationaux frappent à la porte du cimetière. Le gardien, M. Villemain, se lève en toute hâte et ouvre. Ces hommes armés apportent deux cadavres, celui du général Clément Thomas et celui du général Lecomte, fusillés l'un et l'autre, la veille, dans la rue des Rosiers.



PARIS. — Le tombeau provisoire des généraux Clément Thomas et Lecomte au cimetière Saint-Vincent, à Montmartre. — (D'après nature, par M. Vierge.)

Le sang dégouttait encore de toutes leurs blessures. Quand on les déposa dans l'allée du milieu, tout près du caveau communal, la terre fut tachée de rouge.

Avec les deux cadavres, on remit au gardien les valeurs des victimes, qui depuis ont été fidèlement remises aux familles de ces généraux.

L'officier et les gardes nationaux se retirèrent.

M. Villemain courut chez les fossoyeurs du cimetière, qui, bientôt arrivés sur lieux, se mirent en devoir d'inhumer provisoirement ces deux corps percés de balles, et qui n'avaient encore pour suaire

que les vêtements dans lesquels la mort les avait frappés. On leur passa sous les bras des cordes au moyen desquelles on les descendit dans le caveau où d'ordinaire sont déposés les cercueils auxquels on réserve une autre sépulture.

Ce caveau, de forme quadrangulaire, est recouvert d'une large pierre tombale sur laquelle ne se lit aucune inscription. Depuis le jour où les généraux Clément Thomas et Lecomte y reposent, deux bouquets de fleurs, non encore fanées, ont été placés sur cette dalle. Dans la crainte que le vent n'emporte ces fleurs, une main pieuse, autant que courageuse, a mis une pierre sur leurs tiges brisées.

Ces quelques violettes, mêlées d'immortelles, semblent une protestation muette contre les tristes égorgements de nos luttes fratricides.

Depuis leur inhumation sommaire de la nuit du 19 mars, les corps de Clément Thomas et de Lecomte ont été placés dans des cercueils de plomb. En espérant la paix du tombeau, ils attendent là que le calme soit rendu à la cité.

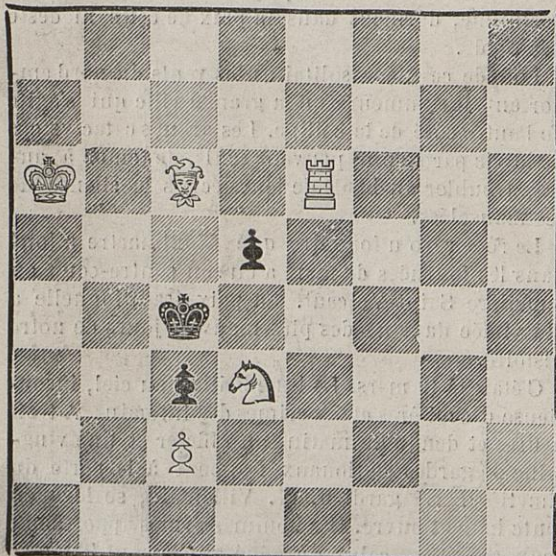
Désormais le cimetière Saint-Vincent de Montmartre aura sa triste page dans l'histoire de Paris. On saura qu'à la suite d'une convulsion politique, deux Français, tombés sous des balles françaises, ont dormi là les premières heures de leur dernier sommeil.

MAXIME VAUVERT.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 366

COMPOSÉ PAR M. HEALEY



Les blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 364.

- 1. F 6 C, échec
- 2. D 2 TR
- 3. T 8 T, et mat le coup suivant.

(A)

- 1. R 3 T
- 2. R 4 C (1)
- 3. R ad libitum

(1)

- 3. D 6 C, échec
- 4. D 5 T, échec et mat.

- 2. R 2 T
- 3. R 1 T

P. JOURNOUD.

LE NOUVEAU PARIS. — **Qu'est-ce donc que la Commune?** par M. JULES LE BERQUIER, tel est le titre d'une intéressante brochure d'un homme compétent sur l'administration Parisienne et que l'éditeur Lachaud, place du Théâtre-Français, 4, vient de faire paraître. — Prix 80 centimes.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Qui n'a confiance en Thiers dans la France entière?